

1930

DE LA
RACE BOVINE HOLLANDAISE
DANS LE
DÉPARTEMENT DES ARDENNES



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉCOLE NATIONALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

ANNÉE 1930

THÈSE

N° 57

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1930

PAR

André-Émile LEFRANC

né le 16 mars 1906, à Gespunsart (Ardennes)

DE LA RACE BOVINE HOLLANDAISE
dans le
DÉPARTEMENT DES ARDENNES

JURY { *Président* : GOSSET, professeur à la Faculté de Médecine
 Assesseurs : { ROBIN } professeurs à l'Ecole
 { LESBOUYRIES } Nationale Vétérinaire d'Alfort

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1930

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général
honoraire des Ecoles Vétérinaires ; P.-J. CADIOT,
A. RAILLIET, H. VALLÉE.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

	MM.
Anatomie descriptive des animaux domestiques..	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.....	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, pharmacie	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie.	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence.	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique..	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies	PETIT.
Zootéchnie et économie rurale	DECHAMBRE.
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale.	DECHAMBRE et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale.	VERGE.

PROFESSEUR AGRÉGÉ

M. LESBOUYRIES.

CHEF DE TRAVAUX AGRÉGÉ

M. SIMONNET.

CHEFS DE TRAVAUX

M. MONVOISIN.

M. MOUSSU (R.).

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les
opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées,
doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et
qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A MES PARENTS

A TOUS LES MIENS

A MES AMIS

A M. LE PROFESSEUR DECHAMBRE

Officier de la Légion d'honneur

A M. LE PROFESSEUR GOSSET

de l'Académie de Médecine

Grand-Officier de la Légion d'honneur

Qui nous fait le grand honneur d'accepter la présidence de notre thèse.

A M. LE PROFESSEUR ROBIN

Chevalier de la Légion d'honneur

A M. LE PROFESSEUR LESBOUYRIES

Chevalier de la Légion d'honneur

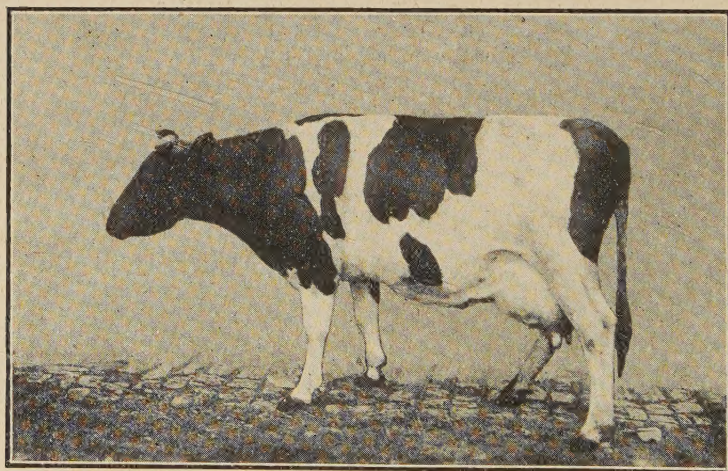
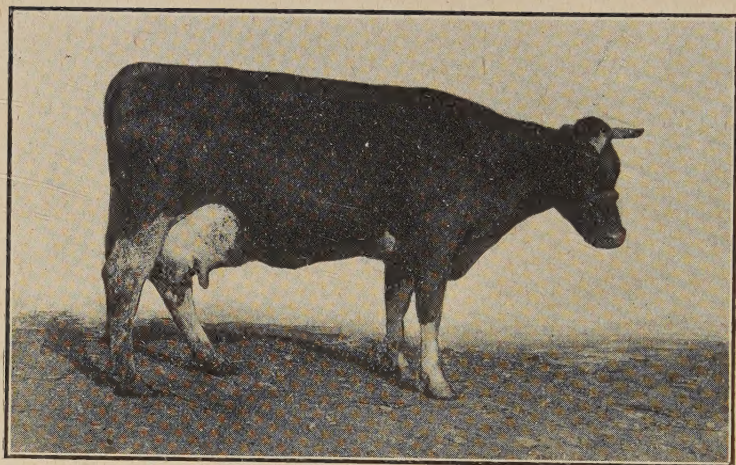


FIG. 1 et 2. — Vaches de race hollandaise nées et élevées dans les Ardennes.

INTRODUCTION

A l'heure où, il faut bien le reconnaître, l'élevage du cheval traverse une crise assez sérieuse, il est de toute nécessité qu'une région comme les Ardennes, dont cet animal fait la renommée et la principale richesse, ne se trouve pas prise au dépourvu si la situation ne s'améliorait pas dans les prochaines années.

Déjà, en 1921, on dut, faute de débouchés, vendre une partie des poulains pour la boucherie ; en 1928, seuls les meilleurs animaux trouvèrent acquéreurs ; en 1929, la crise s'aggrava, les prix s'avilirent, et, de nouveau, on fut obligé d'envoyer des poulains aux abattoirs.

Pourtant, objectera-t-on, les statistiques prouvent que l'élevage des chevaux ne périclité pas en France ; le nombre de ces animaux est resté le même qu'avant la guerre. Nous l'admettons, mais nous répondrons que, si les éleveurs ont, jusqu'ici, continué à élever des poulains, c'est par la force de l'habitude, parce qu'ils n'ont pas eu le temps de s'adapter, parce qu'ils ont l'espoir que cette situation ne durera pas ; ce n'est pas par pur dilettantisme. Le plaisir d'avoir de beaux animaux n'est pas, à lui seul, suffisant pour qu'ils continuent, et, les prix ne rémunérant pas convenablement leurs dépenses et leur temps, force leur sera bien d'abandonner l'élevage.

Si, encore, la crise ne se faisait sentir que dans les Ardennes, on pourrait être optimiste et patienter, mais elle sévit ailleurs : dans le pays de Léon, autre grand centre d'élevage, la même pénurie d'acheteurs oblige à revenir à la culture maraîchère.

C'est là chose toute naturelle dans une région où la douceur du climat jointe à la fertilité du sol rétribue largement celui qui le travaille. Mais, dans les Ardennes, la terre est plus ingrate, la température plus irrégulière et la culture moins

rémunératrice. La main-d'œuvre, de plus en plus rare, avec le développement de l'industrie, ne permet guère les façons que nécessitent les emblavures ou les plantes sarclées ; le relief et le morcellement de la propriété sont de gros obstacles à l'introduction de la motoculture. Presque fatalement le paysan est donc ramené à transformer ses terres de labour en herbages, et, si l'élevage du cheval ne lui donne pas les satisfactions qu'il en attend, il est obligé de se tourner vers celui des bovins.

Ici, une question se pose : quelle race adopter ? Les progrès que nous avons vu réaliser depuis la guerre dans des exploitations florissantes, les conversations que nous avons eues avec des éleveurs dont la compétence est démontrée par les résultats obtenus, nos observations personnelles nous ont amené à cette conclusion que l'élevage de la race hollandaise est celui qui convient le mieux dans les Ardennes. Même si le commerce du cheval retrouvait ses anciens débouchés, chevaux et bovins pourraient fort bien vivre côte à côte.

C'est pourquoi nous avons pensé consacrer à ce sujet les quelques pages qui suivent. Nous n'avons pas la prétention d'opérer une révolution dans l'élevage ardennais ; notre but est plus modeste : nous avons essayé de prouver que, dans la plus grande partie du département, le sol et le climat ne s'opposent pas à l'introduction de la hollandaise ; nous nous sommes efforcés de montrer la valeur des bovins ardennais avant cette introduction ; les raisons pour lesquelles les éleveurs avaient voulu améliorer la race indigène et les résultats qu'ils avaient obtenus avant la guerre ; puis la destruction du troupeau, sa reconstitution et les magnifiques progrès réalisés jusqu'ici ; enfin nous nous sommes permis d'indiquer ceux qu'il conviendrait, à notre avis, de rechercher dans l'avenir.

Nous n'avons pu apporter toutes les précisions désirables en ce qui concerne la période qui précède 1914. Nous avons pourtant frappé à bien des portes dans l'espoir de retrouver des documents officiels sur l'avant-guerre ; partout il nous fut

répondu qu'il ne restait rien, tout ayant été détruit par l'ennemi pendant les 50 mois d'occupation.

Nous avons donc dû nous en rapporter aux souvenirs et aux livres particuliers de certains éleveurs, dont la compétence n'a d'égale que la complaisance, notamment MM. Ernest Labbé, vétérinaire ; Paul Vaillant et Victor Brédy, éleveurs ; Adam, directeur des services agricoles du département. Qu'ils trouvent ici, avec nos remerciements, l'assurance de notre dévouement et de notre reconnaissance.

Enfin nous tenons particulièrement à exprimer notre profonde gratitude à notre Maître, M. le Professeur Dechambre, qui, après nous avoir enseigné les lois de la zootechnie, a bien voulu nous guider dans l'établissement de cette thèse.



Carte du Département des Ardennes.

CHAPITRE PREMIER

GEOLOGIE ET REGIONS NATURELLES

DU DEPARTEMENT

Le département des Ardennes se divise nettement en trois grandes régions naturelles :

- 1° Au Nord, l'Ardenne ;
- 2° La partie centrale ;
- 3° Au Sud, la Champagne.

1° L'ARDENNE. — Cette région est limitée : au Nord, par la frontière belge ; au Sud, par une ligne à peu près droite courant parallèlement à la Chiers, la Meuse et la Sormonne, à six kilomètres en moyenne au nord de ces cours d'eau, ligne dont les extrémités seraient, à l'Est, La Chapelle ; à l'Ouest, Signy-le-Petit. C'est une toute petite partie de ce vaste plateau d'Ardenne, qui s'étend de Charleville à Namur, de Landrecies à Dürren.

Quelques rivières se sont frayé un chemin à travers ce plateau, parfois en empruntant les dépressions naturelles du sol, plus souvent par un lent travail d'érosion. Aussi les cours d'eau, la Semoy, notamment, y sont-ils extrêmement sinueux, et leur vallée si étroite que, par endroits, le chemin de halage et la voie ferrée ont dû être taillés dans le flanc des collines qui les dominent de 200 mètres et plus. Nulle part, la vallée ne s'élargit pour permettre l'établissement de cultures ou de prairies. Les rares laisses sont occupées par de gros bourgs industriels, qui s'étirent le long des rivières, leurs maisons adossées au rocher.

Le plateau a une altitude moyenne de 380 mètres. Son

point culminant, la Croix-Scaille, est à 504 mètres. Il est formé d'un terrain primaire très ancien, le Cambrien, et de roches plus jeunes, quoique primaires également, le Dévonien. C'est la région des schistes violets, gris, verts ; des quartzites blancs ou rouille, dont les bancs apparaissent nettement dans les nombreuses carrières de la vallée de la Meuse, de Charleville à Givet. Les couches de schistes tendres, redressés parfois jusqu'à la verticale, ont été lentement détruits par l'action des agents atmosphériques ; les quartzites ont résisté davantage ; ce sont eux, plus encore que les schistes, qui hérissent de leurs pointes le plateau, trouent la forêt et donnent à la région son aspect dentelé, sauvage, pittoresque.

L'eau y est abondante ; partout des sources, des ruisseaux. La culture, par contre, y est fort difficile en raison du relief, et fort peu rémunératrice par suite de la pauvreté du sol en éléments fertilisants. « Sur toute la surface de l'Ardenne, c'est le même sol pauvre, infertile, le même climat rude, la même difficulté de communication. Sur ses flancs boisés et froids tombent en brouillards, en neiges et en pluies les vapeurs charriées par les vents d'ouest ; sur ses plateaux sans pente, l'humidité décompose le schiste en une pâte imperméable dont l'imbibition produit des tourbières » (Vidal de la Blache). La vaste forêt de chênes, bouleaux, charmes, hêtres, de taillis où croissent spontanément les genêts drus, les bruyères roses, les fougères, couvre la presque totalité du pays. De loin en loin, de rares villages ou hameaux, au milieu de clairières que cerne la forêt, avec quelques étroites parcelles de pommes de terre, de seigle, d'avoine, quelques maigres prés.

Aux environs de Rocroi, les schistes désagrégés ont donné naissance à un plateau plus nivelé, recouvert d'un limon pauvre, car il ne contient ni chaux, ni acide phosphorique, ni potasse soluble. Comme dans le reste du plateau, le sous-sol est imperméable ; les eaux stagnent par endroits à cause de l'insuffisance de la pente ; d'où des marais, des « fagnes ».

Les genêts, bruyères, carex couvrent de grands espaces, les « rièzes ». Le pays est resté, en certaines parties, tel que l'a vu Michelet : « Singulièrement triste et solitaire... Les horizons sont sérieux, peu variés, sans grandeur : des collines médiocres, recouvertes de petits chênes ; généralement, un rideau vert sombre sur des schistes brunâtres ou tristement vêtus de bruyères et de mousses. Je me figure que telle était la France primitive... Pays froid uniforme et sauvage... De loin en loin fument ces mousses, ces pâles bruyères. »

Peu de cultures ; les pâturages dominent, et l'apport de chaux et de scories les a beaucoup améliorés.

En résumé, en dehors des forêts et des prairies, l'Ardenne ne produit qu'un peu de pommes de terre, d'avoine, de seigle.

2° LA PARTIE CENTRALE. — Cette région peut se diviser en quatre zones :

- a) Le lias ;
- b) Le jurassique moyen ;
- c) Le jurassique supérieur ;
- d) Le crétacé inférieur.

La mer primaire et secondaire s'étant retirée vers le S.-O., les couches sont de plus en plus récentes à mesure qu'on descend dans cette direction.

a) *Le Lias*. — Cette zone s'étend sur les deux rives de la Chiers, de la Meuse et de la Sormonne, immédiatement au sud de l'Ardenne. Elle a une largeur moyenne de 15 km. à l'est, dans le pays de Carignan, pour finir en pointe vers Signy-le-Petit, à l'ouest, et couvre une superficie de 65.000 hectares.

La fertilité de ces terres est relative, mais très nettement supérieure à celle des roches primaires. Sur le schiste règne la forêt presque ininterrompue ; sur les premiers terrains secondaires, prairies et cultures dominent de loin.

Les coteaux de la rive droite sont généralement formés de calcaires gréseux, recouverts de sables jaunes, peu fertiles,

mais faciles à cultiver. L'apport d'engrais, scories, notamment, permet d'y obtenir d'excellents rendements. Les pluies fréquentes et abondantes compensent la grande perméabilité du sol et ont rendu possible la création de pâtures, qui nourrissent de nombreux bovins.

Le fond des vallées de la Chiers, de la Meuse, de la Sormonne est fait de limon, riche en potasse, azote, acide phosphorique, pauvre en chaux. Ce sont, le plus souvent, des argiles reposant sur d'épaisses couches de graviers et de galets. Inondé tous les ans, parfois à plusieurs reprises, il est de moins en moins cultivé et forme une prairie naturelle de 100 km. de longueur sur 2 à 3 de largeur.

Plus au sud, sur la rive gauche, le sol se relève. Il est constitué par des marnes argileuses, d'un travail difficile; aussi, de plus en plus, les herbages y prennent la place des cultures. Les scories et, mieux encore, les superphosphates, y donnent de fort bons résultats.

En résumé, le lias, qui couvre, dans les Ardennes, 65.000 hectares, convient à peu près à toutes les cultures, céréales et betteraves, notamment. Il plaît aux prairies qui en occupent plus de la moitié. L'épandage de chaux, de scories y est tout indiqué.

b) *Le Jurassique moyen*. — Il occupe, au sud du lias, une bande de terrain de 80 km. de longueur sur 12 de largeur moyenne, d'une superficie de 72.000 hectares environ, jalonnée au midi par les communes de Beaumont, Poix, Signy-l'Abbaye, Liart, Rumigny. C'est un pays de collines aux contours arrondis.

La désagrégation des roches de l'oolithe a donné, à la surface, un sol caillouteux et perméable, pauvre en éléments fertilisants, sauf en chaux. L'apport de ces éléments a permis de créer des pâtures. Dans les vallons et les vallées, on trouve, généralement, des couches argileuses mélangées au calcaire des coteaux, qui conviennent à toutes les cultures et, en particulier, aux prairies.

c) *Le Jurassique supérieur.* — Cet ensemble de terrains forme une bande parallèle à la précédente, dont la limite sud passerait approximativement par Buzancy, Le Chesne, Touteron, Wasigny. On y rencontre des marnes, des argiles, des calcaires durs et marneux. On y trouve aussi une roche siliceuse, assez dure, sèche, stérile, la « gaize ». C'est cette « gaize » qui forme la ligne des crêtes, dont la hauteur moyenne dépasse un peu 300 mètres et qui sont couvertes de forêts.

Dans les parties les moins accidentées, les argiles dominent ; aussi les terres, difficiles à cultiver, mais cependant fertiles, ont-elles été, en grande partie, converties en herbages. Ceux-ci, plantés de pommiers, rappellent parfois l'aspect des paysages normands.

d) *Le Crétacé inférieur.* — Il sépare le Jurassique de la Champagne. A l'est de l'Aisne, vers Grandpré, Vouziers, la « gaize » et les sables verts dominent, surmontés d'argiles. Les terres sont froides, compactes, difficiles à travailler, quoique assez fertiles. C'est l'extrémité septentrionale de l'Argonne ; la forêt en occupe une bonne partie, et la culture cède tous les jours du terrain aux pâturages.

Plus à l'ouest, dans la région de Liart et de Rumigny, les sables verts reposent sur des marnes calcaires et donnent un sol lourd, humide, difficile à cultiver. Là encore, les terres de labour reculent devant l'herbage.

3° LA CHAMPAGNE. — Située au sud de la ligne Séchault-Chaumont-Porcien, elle occupe toute la partie méridionale du département.

Elle est faite de craie blanche. Pourtant, entre la Champagne proprement dite et le crétacé inférieur, se trouve une région formée de marnes, puis de craie marneuse, souvent mélangées d'alluvions : c'est le Porcien, au nord de Rethel. Les terres y sont compactes et conviennent aussi bien aux cultures qu'aux prairies.

La Champagne proprement dite s'étend au sud de la vallée de l'Aisne. La couche arable y est très faible, nulle parfois, sauf dans certaines dépressions. Le sous-sol, fait de craie blanche, est trop perméable et n'a permis pendant longtemps que l'élevage du mouton dans des pâturages à l'herbe rare et dure, les « triots ». Grâce aux fumiers achetés dans la vallée d'Aisne et au delà, grâce, surtout, aux engrais chimiques, le temps est loin où « l'arpent de terre valait 5 francs ...quand il s'y trouvait un lièvre. »

Aujourd'hui, les céréales y donnent des rendements remarquables ; les sainfoins prospèrent ; les pommes de terre, les betteraves même sont cultivées dans les limons des vallées.

Mais, en raison de la nature du sol, la prairie naturelle y est rare. Sans doute, on y rencontre quelques herbages ; mais, trop souvent privés d'eau, brûlés en été, ils ne peuvent servir à un élevage important.

En résumé, l'Ardenne, schisteuse, boisée ; la Champagne, trop sèche, ne sont pas des régions favorables à l'élevage. Seule, la région centrale, comprise approximativement entre les vallées de la Chiers, de la Meuse et de la Sormonne, au nord, celle de l'Aisne, au sud, conviendrait à l'établissement de pâturages ; et c'est là seulement que pourrait se faire, avec chance de succès, l'élevage de la hollandaise.

CHAPITRE II

LE CLIMAT

Le climat d'un pays dépend surtout de sa latitude, de son altitude, de la distance de la mer et de la nature du sol.

Or, si le centre du département des Ardennes est à quelque 220 kilomètres de la mer du Nord ou de la Manche, il est à 600 kilomètres de l'Atlantique, et l'influence régularisatrice de l'Océan s'y fait peu sentir. Aussi, dans l'ensemble, le climat serait-il intermédiaire entre celui de la région du Nord et celui de l'Est.

A vrai dire, il n'y a pas un climat ardennais ; à ce point de vue, nous retrouvons, dans le département, les trois régions déterminées par la latitude, le relief, la nature du sol.

L'Ardenne, plateau relativement élevé, schisteux, qui occupe le nord du département, a un climat plutôt excessif, aux étés courts et chauds, aux hivers froids, avec des différences de température de 50 degrés au cours d'une année et de 35 degrés dans les vingt-quatre heures. D'après des observations portant sur dix années, la température moyenne à Rocroi (altitude : 394 m.) est de 8°6 ; on y compte cent jours de gelée. Dans certains ravins mal exposés, il gèle presque toutes les nuits ; et nombreux sont les faucheurs qui, à fin juin, ont senti, le matin, l'herbe givrée craquer sous leurs pieds.

Les pluies sont fréquentes et abondantes : les nuages amenés par les vents d'ouest, après avoir passé sur le bassin parisien, se heurtent au plateau, se refroidissent et se condensent. On compte annuellement cent cinquante-deux jours de pluie,

répartis assez régulièrement à raison de douze à quinze par mois, donnant 1.102 millimètres à Rocroi.

La région centrale, déjà plus méridionale, moins élevée, dont le sol, généralement calcaire, s'échauffe facilement, a un climat moins froid. A Charleville (altitude : 145 m.), la température moyenne s'établit à 9°7, avec quatre-vingt-cinq jours de gelée.

Les pluies y sont aussi fréquentes que dans l'Ardenne, mais ne donnent que 793 millimètres d'eau.

Enfin, la plaine de Champagne, de faible altitude, de latitude plus méridionale, au sol crayeux et sec, s'échauffant rapidement, a un climat plus doux encore. La température moyenne à Vouziers (altitude : 95 m.), 10°75, est sensiblement la même qu'à Paris, 10°80. Mais les précipitations atmosphériques y sont moins abondantes et moins fréquentes : on ne recueille que 620 millimètres à Asfeld, dans la vallée de l'Aisne.

En résumé, climat rude dans l'Ardenne, plus doux dans la zone centrale, plus tempéré encore en Champagne, qui, à ce point de vue, se rapproche beaucoup de la région parisienne.

CHAPITRE III

CHEPTEL BOVIN DU DEPARTEMENT AVANT L'INTRODUCTION DE LA RACE HOLLANDAISE

La vache hollandaise, qui forme la plus grande partie du cheptel bovin ardennais, est une race qui fut importée entièrement. Nous allons essayer, dans ce chapitre, de passer en revue les différents types bovins qui vivaient sur le sol ardennais avant l'introduction de la hollandaise.

Nous avons dit « types bovins », car il est certain qu'il y a eu deux modèles d'animaux, correspondant au relief et à la nature du sol, et parce que, à cette époque, la notion de race était complètement inconnue.

Au point de vue de la constitution géologique, du relief, du climat, nous avons vu que le département comprend trois zones nettement différentes : Ardenne, région centrale, Champagne. Disons tout de suite que, dans cette dernière région, l'élevage des bovins n'existait pour ainsi dire pas : les animaux qu'on y rencontrait étaient, pour la plupart, importés de la région centrale, des départements de l'Aisne ou de la Meuse. Ce fait trouve son explication dans la nature même du sol, crayeux, perméable, qui interdit la création de prairies. Seul, l'élevage du mouton était en faveur.

Examinons maintenant les bovins élevés dans les deux autres régions du département : l'Ardenne, la partie centrale.

a) CHEPTEL BOVIN DE L'ARDENNE. — Cette région est naturellement pauvre, très boisée : le grand élevage y est inconnu.

Le paysan, au prix d'un labeur acharné, obtient d'une terre ingrate juste de quoi subvenir à ses besoins. Les villages, situés sur un cours d'eau, si petit soit-il, sont emprisonnés dans un cercle de forêts. Tout autour, l'homme a défriché quelques arpents de terre ; la petite propriété est la règle ; chacun possède quelques minuscules parcelles ; les plus favorisés ont 2, 3, 4 hectares en piécettes de 7 à 40 ares au maximum. Les prés s'allongent au bord des ruisseaux, en bandes étroites, gravissent les pentes aussi loin que le permettent les dépôts d'alluvions.

Il y a un demi-siècle, chaque famille avait une, deux vaches ; « source du café au lait », qui tenait une si grande place dans la nourriture des habitants.

Du mois d'avril au mois d'octobre, les bêtes, sous la conduite d'un pâtre communal, paissaient l'herbe des bois ; c'était alors la bonne saison pour elles. Mais, à partir de novembre, quand le thermomètre descendait à -15° , -20° , quand la neige couvrait les hauteurs, elles vivaient en stabulation permanente. Elles recevaient, chaque jour, une maigre ration de foin ou de regain, de qualité souvent médiocre. Les vaches laitières avaient, en plus, quelques drèches de brasserie, quand il en existait une dans la localité. Après l'accouchement, elles étaient gâtées : on leur donnait du son en buvées, ou mélangé à des pommes de terre cuites. Pour l'engraissement des animaux à livrer à la boucherie, on utilisait parfois le seigle cuit. Mais, d'une façon générale, les animaux arrivaient, à la fin de l'hiver, efflanqués, amaigris par un carême prolongé.

Dans ce pays déshérité, aux communications difficiles, les transactions commerciales n'étaient pas nombreuses ; elles se faisaient de village à village au sein même du plateau. Sans doute, on reconnaissait que le bétail de la région centrale était meilleur, mais il était trop « tendre », il manquait de résistance et ne s'adaptait pas. On importait plutôt des bovins de l'Ardenne belge, qui menaient la même vie et étaient semblables en tout point à ceux de l'Ardenne française.

De telles conditions d'existence, sur un sol schisteux et pauvre, sans qu'aucun croisement vînt améliorer le type, ne pouvaient évidemment donner que des animaux médiocres. Les vaches étaient de petite taille, leur poids jamais élevé, 350 kilogrammes en moyenne. La tête était très fine, longue, à profil rectiligne ; le crâne étroit ; les cornes, petites, fines, régulièrement courbées en croissant ; la côte plate ; le bassin étroit ; les membres grêles ; en un mot, tout le système osseux était sec. La culotte n'était pas descendue, la cuisse mince. L'animal était enlevé et étriqué. Même quand il était en bon état, les os des hanches saillaient et les muscles se dessinaient sous la peau. La robe était toujours pie-rouge ; on désignait, d'ailleurs, les bovins sous le nom significatif de « rouges bêtes ».

La vache était médiocre laitière ; son rendement annuel pouvait atteindre 1.500 litres. Mais quelle rusticité, quelle agilité ! Vidal de la Blanche avait remarqué « la souplesse des petites vaches ardennaises. »

b) CHEPTTEL BOVIN DE LA RÉGION CENTRALE. — C'est là que se pratiquait le véritable élevage : le terrain s'y prêtait mieux que celui du plateau et le climat y était moins rude.

Cependant, à cette époque déjà lointaine, la culture : blé, seigle, avoine, pommes de terre, était plus en faveur que l'élevage. La moyenne propriété (25 hectares), y était la plus répandue. En général, les locaux étaient vieux, les étables petites, mal aérées, mal entretenues : le cheval, seul, préoccupait le cultivateur ; les bovins n'étaient élevés qu'accessoirement. Du mois d'avril au mois d'août, leur régime était celui du pâturage : chaque propriétaire faisait paître l'herbe de ses enclos. Dans les vallées, où les prairies ont une certaine étendue, le bétail était réuni, vers le 1^{er} septembre, sous la garde d'un pâtre communal. Au début de novembre commençait l'hivernage. Dans la majorité des exploitations, c'était, pour les bovins, une période de restrictions : ils recevaient les

mauvais fourrages dont les chevaux ne voulaient pas, ceux qui provenaient de prairies humides ou même marécageuses, ceux qui étaient mal récoltés. Un peu de paille complétait la ration des jeunes : génisses et taurillons. Les vaches laitières jouissaient d'un peu plus d'égards : elles avaient du foin de deuxième coupe et quelques betteraves. Les jeunes veaux étaient le plus souvent élevés à la mamelle jusqu'à l'âge de six semaines ; après quoi, les mâles étaient livrés à la boucherie, et les femelles destinées à la reproduction sevrées prématurément. Chaque village, suivant l'importance du troupeau, possédait un ou deux taureaux provenant de l'élevage local, sans qu'aucune règle précise eût présidé à leur choix, et soumis au régime alimentaire commun.

Un élevage ainsi pratiqué, sans aucune méthode, ne pouvait évidemment pas donner des produits merveilleux. Au surplus, on ne cherchait pas à améliorer la forme des bêtes. A part quelques taureaux en provenance de la Belgique, les transactions se faisaient presque uniquement de village à village. Un certain nombre d'animaux étaient importés du département de la Meuse ; ils ne valaient pas mieux que ceux des Ardennes, tant pour le format que pour les aptitudes laitières. Il existait alors dans ces deux départements un type de bovins que Sanson décrit sous le nom de race ardennaise et que M. Dechambre dénomme race meusienne. Voici ce qu'en dit Sanson : « Par ses formes, la race ardennaise ressemble à la race flamande et, par sa couleur, à la race hollandaise. Elle se trouve principalement dans la grande vallée de la Meuse et dans quelques vallées secondaires entre la Meuse et l'Aisne.

Elle est à corps long, à bassin ample, à encolure mince et longue, à tête légère, à cornes minces et recourbées en avant, à jambes fines, à poil pie blanc et noir, quelquefois presque noir, rarement blanc, avec les yeux, les cornes et le mufle noirs, à peau assez fine, généralement sans fanon. Elle est bonne laitière.

La vache ardennaise, répandue dans une partie de la Bel-

gique, se retrouve dans les départements de l'Aisne et du Nord, où elle se confond avec la race flamande.

On importe, pour couvrir les vaches ardennaises, des taureaux de la race de Famène, un peu mieux suivie dans ses formes et bonne laitière aussi.

Par ce croisement, on ne peut espérer rendre le dos soutenu en arrière du garrot et la poitrine épaisse. Les défauts de la race tiennent au régime. Les cultivateurs donnent plus de soins à leurs chevaux, qu'ils ont améliorés. La première condition d'une grande amélioration de la race serait une nourriture régulière en toutes les saisons. »

D'autre part, Sanson range cette race ardennaise dans les dolicocéphales, avec la hollandaise et la flamande. Celles-ci, comme l'ardennaise, ne seraient que des sous-races de la hollandaise. Ces trois types descendraient donc du « *Taurus Batavicus* ».

Cette vache pouvait donner un maximum de 2.000 litres de lait. Son poids variait entre 450 et 500 kilos.

Telle était la situation du troupeau ardennais vers 1875-1880, date qui marque des tendances nouvelles dans l'orientation de l'élevage bovin dans le département des Ardennes.

CHAPITRE IV

APPARITION DE LA VACHE HOLLANDAISE DANS LES ARDENNES

RAISONS. — La fin du siècle dernier est marquée par l'apparition de la race bovine hollandaise dans les Ardennes. Dès le début, elle connut un vif succès ; par la suite, elle conquit si rapidement du terrain sur la race du pays qu'en 1914 il ne restait, dans le département, que quelques specimens de la vache ardennaise ; on trouvait, notamment, dans la région située à l'est de Carignan, en bordure de la Meuse, beaucoup d'individus qui avaient gardé nombre de caractères du type ancien.

Quelles furent donc les raisons qui incitèrent les éleveurs à introduire le bétail hollandais dans les Ardennes ? Tout d'abord, il convient de signaler que le mouvement fut déclenché par quelques éleveurs clairvoyants, hardis et compétents qui, non seulement avaient l'ambition de posséder un beau cheptel, mais comprirent tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer d'une excellente race comme la hollandaise.

Avant la guerre de 1870, l'industrie locale était surtout développée à Charleville et dans la vallée de la Meuse, jusqu'à Givet. Il y avait peu d'usines importantes : chaque artisan travaillait chez lui avec quelques ouvriers.

Après la guerre franco-allemande, l'industrie se concentra de plus en plus dans des usines importantes, qui employèrent un personnel nombreux ; toutes les petites villes de la vallée de la Meuse : Nouzonville, Braux, Château-Regnault, Monthermé, Deville, Revin, Fumay, se hérissèrent de cheminées.

D'autre part, placées au croisement des deux grandes voies ferrées Paris-Givet et Lille-Nancy, les « trois villes sœurs » : Charleville-Mézières-Mohou se développèrent rapidement et formèrent, en rejoignant les villages voisins, une agglomération de plus de 40.000 habitants (47.000, d'après le dernier recensement).

Les cultivateurs de la périphérie trouvèrent dans ce centre populeux un important débouché pour leur lait ; ceux de la région centrale y écoulerent facilement leurs beurres. Et les besoins grandissant rapidement avec la prospérité générale et avec la population poussèrent les éleveurs à augmenter leur production laitière.

D'autres raisons intervinrent : la consommation de la viande progressant également, on rechercha, pour la boucherie, des animaux dont la croissance était plus rapide, le rendement meilleur. La main-d'œuvre agricole, attirée par les hauts salaires de l'industrie et la vie en apparence plus facile de la ville, se fit plus rare, obligeant à transformer les terres de labour en herbages. Si on ajoute à ces raisons que le sol et le climat rendent la culture relativement pénible et peu rémunératrice dans l'Ardenne et la région centrale, mais permettent pourtant d'entretenir un bon bétail, dont l'élevage rétribue mieux les efforts, on comprendra que les cultivateurs furent amenés à augmenter leur cheptel bovin et à améliorer la race locale.

Pour atteindre ce but, deux procédés furent mis en œuvre : d'une part, on convertit des terres cultivées en pâturages et on put ainsi augmenter le nombre de têtes de bétail de chaque exploitation ; d'autre part, on s'efforça d'obtenir un rendement plus élevé en introduisant dans les élevages des bovins de race hollandaise.

La transformation fut très rapide, du moins chez quelques producteurs de lait de la banlieue Mézières-Charleville-Mohon : en deux ans, le cheptel ardennais de certaines étables fut renouvelé ; il n'y eut pas évolution lente par importation de quel-

ques bons sujets, mais changement brusque par remplacement de vingt, trente animaux à la fois.

Essayons de dégager les raisons qui incitèrent les éleveurs ardennais à préférer la hollandaise à toute autre race. Déjà, à cette époque, celle-ci était, par excellence, la vache du producteur de lait. La flamande était moins connue : elle n'avait pas atteint la qualité qu'elle possède actuellement, et son rendement laitier était plus faible que celui de sa sœur, la hollandaise. La normande, bonne beurrière, ne répondait pas aux besoins de la région.

Et puis, de par leur origine commune, la hollandaise n'était-elle pas tout indiquée pour remplacer l'ardennaise ? Les troupeaux importés par quelques éleveurs firent tache d'huile : les cultivateurs, moyens et petits, à qui leurs ressources ne permettaient pas le remplacement total d'une race par l'autre, obtenaient de meilleurs produits par croisement. Des taureaux hollandais ou de « demi-sang » furent donc employés pour améliorer la race locale.

Il fallait aussi une race qui pût s'accommoder du climat des Ardennes. Or celui-ci est assez continental pour ne pas convenir à la normande, par exemple, tout au moins dans la partie centrale et l'Ardenne ; elle y souffre de la température hivernale et de la stabulation qui en est la conséquence.

La hollandaise, sans y jouir de conditions climatiques identiques à celles de son pays d'origine, y retrouve pourtant un climat voisin du sien, un peu moins régulier en raison de l'influence moins sensible de la mer. Cette différence ne devait pas être un obstacle sérieux à l'acclimatement.

Les pâturages, assez gras naturellement dans les vallées, améliorés par l'apport d'engrais phosphatés et calcaïques, pouvaient nourrir un bétail plus exigeant.

D'autres raisons intervinrent également : d'abord, la proximité relative de la Hollande : de Mézières à Amsterdam, on compte 280 kilomètres à vol d'oiseau et on peut s'y rendre en une douzaine d'heures. Enfin, les éleveurs ardennais furent

vraisemblablement influencés par les résultats obtenus dans les départements voisins, l'Aisne et le Nord, qui étaient en avance sur eux d'un demi-siècle pour ce qui est de l'élevage en général, et particulièrement de la hollandaise.

PREMIÈRES IMPORTATIONS. — C'est pendant la période 1880-1890 que les premières hollandaises sont introduites dans les Ardennes. Quelques marchands répandent des bêtes soi-disant racées ; ils vendent, de préférence, des génisses de 5 à 7 mois achetées aux foires dans les régions de Rotterdam, Zwolle, Leuwarden. Ces animaux, dont le prix oscille entre 100 et 150 fr., sont petits, étriqués, à poitrine étroite et hanches saillantes ; leur squelette est fin, leurs membres grêles. A l'âge adulte, leur poids varie entre 450 et 500 kilos. La robe est tantôt pie noire, tantôt pie rouge, au hasard des marchés ; il est évident que les intérêts du vendeur entrent seuls en jeu. D'autre part, ces bovins sont achetés dans des foires ; il ne peut, par conséquent, être tenu aucun compte de l'ascendance ni de la destination des sujets.

Pourtant, leurs aptitudes laitières étaient indéniables. Mais, livrés souvent à des cultivateurs qui ignoraient tout de la zootechnie, élevés sur des terrains médiocres parfois, soumis au régime alimentaire de la race locale, ces animaux, à l'âge adulte, se trouvaient ressembler étrangement aux ardennais et ne donnaient guère de meilleurs résultats. Même les bons éleveurs, qui connaissaient, de réputation, la hollandaise pour la beauté de ses formes et ses qualités de laitière, furent déçus. La race est alors décriée et discréditée. Est-ce là, disait-on, cette vache tant vantée, cette machine à lait, qui, en définitive, ne vaut guère mieux que nos ardennaises ?

Ces importations malencontreuses se continuèrent jusqu'en 1897. Les deux années suivantes furent marquées par une grave épidémie de fièvre aphteuse, et la frontière se ferma au bétail hollandais jusqu'au printemps de 1902. Pendant ce temps, certains éleveurs ardennais ne restaient pas inactifs. Voyant s'accroître rapidement, avec la population, les besoins en lait

du centre Charleville-Mézières-Mohon, ils ont recherché des vaches produisant davantage. Au cours de voyages d'achat, ils ont eu le sentiment très net de l'infériorité de leur élevage. Pourquoi le département du Nord, tout proche, obtient-il, lui, d'excellents résultats avec la hollandaise ? Ils s'enquirent, se documentent et concluent à la nécessité d'aller eux-mêmes acheter leur bétail en Hollande. Au printemps de 1902, la frontière est de nouveau ouverte. Quelques-uns partent alors, parmi lesquels MM. Ernest Dauchy, de Villers-Semeuse, Bernard, de la Grange-aux-Bois, Debruge, de Charbogne, et, après enquête, se rendent au marché de Purmerend, petite ville située à quinze kilomètres environ au nord d'Amsterdam. Là, ils fixent leur choix sur des sujets étoffés, à poitrine profonde, côte ronde, bassin large, hanches écartées, culotte bien descendue, membres secs, mais forts cependant ; ils recherchent en même temps des animaux au cuir épais, qui doivent mieux résister au climat des Ardennes. Chacun ramène quelques génisses racées, mais robustes, qui vont remplacer, nombre pour nombre, les vaches les moins bonnes de l'étable, et un taureau, destiné surtout à améliorer le reste du troupeau. C'est ainsi que se constituèrent les premiers noyaux de la race hollandaise.

Ces achats avaient cependant l'inconvénient d'être effectués sur un marché, circonstance qui empêchait les propriétaires de connaître l'origine des animaux. Malgré tout, ceux-ci, amenés dans de bonnes exploitations convenablement aménagées, où les engrais étaient judicieusement employés, prospérèrent immédiatement et donnèrent des résultats inattendus. On vit des femelles fournir, dans le mois qui suivit l'accouchement, 30 et même 40 litres de lait par jour, chiffres inconnus jusqu'alors dans la région.

Enfin, les produits obtenus par croisement d'un taureau hollandais avec une vache ardennaise étaient de beaucoup supérieurs à la race locale comme taille, poids, formes, rendement laitier.

Devant l'évidence des faits, d'autres éleveurs, MM. Brédy, de Saint-Laurent, Vaillant-Brédy, de Ville-sur-Lunes, Chéret, de Damouzy, notamment, se joignirent au mouvement et se rendirent en Hollande, acheter des animaux de choix. Par la suite, ils retournèrent, à intervalles plus ou moins longs, chercher quelques mâles et femelles pour remplacer partie de leur troupeau d'ardennaises. C'est de cette façon que furent constituées les meilleures étables.

En 1906 eut lieu, à Mézières, le premier concours départemental de la race hollandaise, qui réunit en tout une quarantaine de sujets. L'étable de M. Dauchy y remporta les principaux premiers prix. En 1909, au concours spécial de Rethel, le nombre des animaux était de 60 environ, en augmentation très nette sur le précédent. Mais c'est surtout par la qualité du bétail présenté que s'affirmait le succès de la race : trois taureaux achetés au marché de Purmerend et appartenant à MM. Dauchy, Vaillant et Brédy, pesaient, à trois ans, de 900 à 1.200 kilos ; un autre, à M. Bernard, atteignit même le chiffre respectable de 1.300 kilos. Le poids des femelles variait, en général, de 600 à 800 kilos, et la plupart donnaient annuellement de 4 à 6.000 litres de lait. Un revirement compréhensible s'opéra en faveur de la hollandaise ; d'autant plus que les descendants s'affirmaient aussi bons que les parents.

Pour comprendre que des résultats aussi encourageants et aussi rapides aient pu être obtenus, il faut considérer que ces animaux appartenaient à d'excellentes exploitations où les éleveurs comprenaient qu'une vache de 700 kilos, donnant 25 litres de lait, ne pouvait se contenter d'une ration suffisante pour une bête de 500 kilos et d'un rendement laitier de 10 litres ; où les racines, le foin, les tourteaux étaient distribués en abondance ; et c'est là le secret du succès.

A dater de ce moment, le mouvement s'étendit vers l'est, aux régions de Sedan et de Carignan. Là, ce fut le Comice de Sedan qui, pour le compte des propriétaires, acheta dans la

région de Leuwarden surtout. Les résultats furent sensibles également, mais le succès moins rapide, moins net qu'aux environs de Mézières-Charleville : les terres y étaient moins améliorées, les engrais moins employés, et la culture beaucoup plus en honneur que l'élevage. Dans la partie ouest du département, la question fut peu étudiée : l'élevage du cheval dominait, et rien ne pouvait le détrôner.

Pendant les années 1910 à 1913, la situation ne se modifie guère pour les bonnes étables ; mais on peut noter une amélioration sensible du bétail dans les exploitations moyennes, qui bénéficient de l'expérience tentée et qui achètent soit un mâle, soit quelques génisses dans les bons élevages. Les concours obtiennent, chaque année, un grès succès : les cultivateurs ardennais, même ceux qui n'ont que quelques têtes de bétail, s'intéressent à la question. Ils comprennent que, avec de la compétence et des soins, les bovins peuvent fournir de gros profits, à la condition essentielle qu'on ne les considère plus comme les parents pauvres du cheval et qu'on ne les nourrisse pas avec les aliments dédaignés par ce dernier. Peu à peu, les terres cultivées font place aux pâturages, et c'est le début d'un mouvement qui dure encore aujourd'hui. D'autre part, l'usage des engrais chimiques : scories, phosphates et superphosphates, entre dans les habitudes et apportent à la terre les éléments qui font parfois défaut au sol des Ardennes.

Dans cette période, c'est plutôt sur la qualité que sur la quantité de têtes de bétail qu'ont porté les efforts. Alors que les statistiques de 1904 accusent un effectif de 111.108 bovins, celles de 1912 donnent le chiffre de 117.030, soit une augmentation de 5 % seulement en huit ans.

Néanmoins, quelques éleveurs prétendaient encore que la hollandaise ne peut résister au rude climat ardennais, que l'expérience n'était pas d'assez longue durée pour être concluante. Actuellement, nous pouvons affirmer que cette opi-

nion était fausse et que la race s'est bien acclimatée dans le département. Le succès grandissant qu'elle obtenait faisait bien augurer de l'avenir quand, en 1914, éclata la guerre. Les résultats de trente années d'efforts allaient être anéantis.

CHAPITRE V

LA HOLLANDAISE PENDANT LA GUERRE

3 août 1914 : L'Allemagne nous a déclaré la guerre. Les Ardennais que leurs obligations militaires appellent sont partis ou partent, plus résignés que joyeux. L'inquiétude se lit sur les visages des vieillards : ils ont vu la guerre de 1870, et, tout près d'eux, chez eux, Sedan. Bientôt le canon roule au loin, vers le nord : les Allemands sont devant Liège. Les troupes françaises montent, en hâte, vers la Belgique. Puis la canonnade se fait plus distincte, et, après Charleroi, nos soldats se replient et on les voit repasser, harassés, mêlés à de longues théories de civils belges qui fuient devant l'envahisseur. Derrière eux, la massive armée teutonne traverse les villages au « pas de l'oie ». Quelques Ardennais sont partis ; beaucoup sont restés, ne voulant pas abandonner leurs vieux parents, leur maison, leur bétail. C'est alors que va commencer le martyre des « envahis » ; il ne prendra fin qu'en novembre 1918.

Pendant ce temps, que va devenir notre troupeau ? Les personnes qui ont « émigré » (pour quelques jours, pensaient-elles), ont laissé les bovins au pâturage ; parties à la dernière minute, elles n'ont rien pu emmener ; celles qui se sont décidées à temps ont attelé leurs chevaux à une voiture où elles ont jeté, pêle-mêle, un lit, des vêtements, des provisions, mais ne se sont pas embarrasées des bovins qui auraient retardé leur fuite. On peut donc dire qu'au début de 1915, le cheptel est encore au complet.

Au cours de cette année, quelques réquisitions sont opérées « par ordre de l'autorité allemande ». D'ailleurs, défense de

faire tuer un animal sans autorisation spéciale : la viande est réservée aux troupes. Les veaux mâles sont, en majorité, envoyés à l'abattoir ; les femelles, obligatoirement, doivent être élevées.

En 1916, le besoin se fait déjà sentir dans l'armée allemande, et les réquisitions pleuvent : chaque propriétaire est tenu de porter le lait de ses vaches à une laiterie installée par le vainqueur ; nombreux sont ceux qui paient de lourdes amendes pour n'avoir pas fourni une quantité de lait suffisante. Privée de nouvelles, la population conserve pourtant l'espoir d'être bientôt délivrée par nos soldats victorieux. Les animaux sont donc entretenus exactement comme en période de paix, mais au prix de quels efforts, de quelles fatigues ! Les chevaux manquent, enlevés pour atteler les voitures ennemies : tous les travaux sont faits à la main, et les transports, à la brouette.

1917 n'apporte aucun changement à la situation. Par contre, en mars 1918, les vaches sont mises « en colonnes » dans des locaux aménagés par les Allemands ; des civils, réquisitionnés à cet effet, les soignent, les traitent sous la direction d'un « feld-webel ».

Les populations envahies comprennent mieux que jamais la vérité de ces paroles allemandes : « Vous n'avez plus rien ; tout nous appartient ; nous ne vous laisserons que les yeux... pour pleurer. » Cependant le bétail est bien soigné, bien traité par le personnel préposé à son entretien, car, malgré l'avance sur Paris, que l'ennemi jalonne chaque jour par de petits drapeaux plantés sur des cartes installées sur les places publiques, l'espoir d'une délivrance proche reste, tenace, au cœur des Ardennais.

Août 1918 : quelques convois allemands remontent vers le nord ; ce sont les premiers qui prennent cette direction. Les cartes disparaissent. Le sourire renaît sur le visage des « envahis ». Septembre : les convois passent plus nombreux ; des troupeaux de bétail d'armée suivent. Ce sont les animaux du sud des Ardennes que les Allemands vont mettre en sûreté en

Belgique ; les autres iront les rejoindre un peu plus tard. De sorte qu'au 15 novembre 1918, il ne restait, pour ainsi dire, plus un bovin dans le département : tel village qui en nourrissait 200 avant la guerre avait pu conserver une vache, escamotée à la faveur du désordre de la retraite ; tel autre, une également, reprise, la nuit, aux Allemands.

CHAPITRE VI

LA HOLLANDAISE DANS LES ARDENNES APRES LA GUERRE

A. — Reconstitution du cheptel bovin après la guerre

En novembre 1918, les éleveurs ardennais ne possédaient plus une tête de bétail. De tous les efforts faits depuis trente ans pour constituer un troupeau homogène, il ne restait rien. Pourtant, à part les villages du sud, complètement détruits, les bâtiments restaient debout, en général. Mais dans quel état ! Absolument vides, toits percés, trop souvent sans portes ni fenêtres. Pas de fourrages ! Le foin récolté sous le régime allemand avait été gaspillé par les troupes ennemies pendant leur retraite ; le peu qui en restait appartenait à l'autorité militaire française. C'est dans ces tristes conditions que les cultivateurs ardennais se mirent au travail et entreprirent la reconstitution de leur troupeau.

Dès le mois de janvier 1919, quelques-uns des plus aisés, ayant pu obtenir du fourrage de l'intendance, se procurèrent des animaux en Belgique ; mais, faute de nourriture, c'est seulement au début du printemps que la majorité des éleveurs commencèrent à repeupler leurs étables. Pendant toute l'année 1919, pour parer au plus pressé, chacun achetait ce qu'il trouvait. On vit alors débarquer des wagons de normands, de bretons, de parthenais, de choletais, de vendéens, amenés de leur pays d'origine par des marchands qui les revendaient, au prix fort, dans les régions libérées ; puis ce fut le tour du bétail algérien. Tous ces animaux, de taille et de robe si différentes,

médiocres pour la plupart, ne contribuaient pas à donner au pays un air de prospérité ; mais, avec beaucoup de courage, chacun voulait, au plus tôt, sortir de l'ornière.

A cette même époque, des commissions furent créées pour récupérer le bétail français abandonné en Belgique par l'armée allemande. La tâche était ardue : les animaux que les propriétaires désignaient comme « bétail français » étaient les malades ou les tarés de l'étable. On ne put ainsi récupérer que quelques mauvaises vaches belges n'ayant de la hollandaise que la robe pie noire. Il fallut reconnaître la faillite presque complète de l'opération. Ce bétail de fortune — ou d'infortune — rendit cependant des services et permit aux cultivateurs de travailler pendant l'année pénible de 1919.

En 1920, vingt-cinq commissions, comprenant chacune un vétérinaire, furent chargées, sous la présidence de M. le sénateur Massé, d'aller en Allemagne recevoir partie des 600.000 têtes que ce pays devait nous livrer au titre des réparations. Cinq de ces commissions, composées d'éleveurs et de vétérinaires des Ardennes, devaient travailler pour le département : elles avaient pour mission de ramener des bovins se rapprochant le plus possible du *Bos Taurus Batavicus*, l'ancêtre de la race hollandaise. Les troubles qui éclatèrent en Allemagne au début de 1920 gênèrent considérablement les commissions dans l'accomplissement de leur tâche ; c'est seulement au mois d'août 1920 qu'elles recommencèrent à fonctionner normalement. 11.000 bovins furent ainsi introduits dans les Ardennes ; le plus grand nombre était des hollandaises pie noir, originaires des régions de Bremen, Berlin, Cassel, Königsberg ; les autres, des hollandaises pie rouge du Schlesswig. En avril, mai et juin 1921, quelques Simmenthal, venant de Saxe et de Bavière, furent également réparties dans le département.

La tâche des commissions, déjà difficile du fait de la mauvaise volonté évidente des autorités allemandes, fut brusquement interrompue : par suite de la hausse que subissait le bétail à cette époque, les commissions et les propriétaires ne

pouvaient s'accorder sur les prix. La France et la Belgique protestèrent, mais les autres alliés restèrent sourds à leurs réclamations.

C'est alors que la Société d'Agriculture des Ardennes importa de Hollande environ 1.000 bovins, qui furent répartis dans les exploitations du département. De son côté, la Fédération des Sinistrés introduisit, de Hollande également, un millier de têtes de bétail.

Enfin, sous l'influence de M. Duddley Waters, un banquier des Etats-Unis, des éleveurs américains formèrent un troupeau d'Angus destiné à aider au relèvement agricole des régions dévastées. Pour leur part, les Ardennes eurent environ 500 vaches et quelques taureaux, qui arrivèrent dans le département fin juillet et commencement d'août 1921.

Voici, énumérées aussi complètement que nous l'avons pu, les sources principales auxquelles s'alimentèrent en bétail les éleveurs ardennais aussitôt après la guerre.

Examinons à présent la valeur de ces bovins de provenance différente et essayons de suivre leurs diverses destinées.

B. — Valeur et destinée du bétail importé après la guerre

Au chapitre précédent, nous avons dit ce que nous pensions des animaux récupérés en Belgique. En raison de leur médiocre valeur et de leur petit nombre, ils disparurent rapidement.

Que devinrent les bretons, normands, choletais, parthenais, Schwitz ? Ces races, venues de tous les coins de la France, comptaient, à côté de très bons individus, des sujets médiocres ou même franchement mauvais. Les uns et les autres eurent un sort commun : ils ne tardèrent pas à prendre le chemin de la boucherie, et on peut dire qu'au cours de l'année 1922, le nombre de leurs représentants était déjà très réduit. Pourquoi sont-ils tous disparus aussi rapidement ? Certains : choletais, parthenais, Schwitz, ne répondaient pas, au point de vue laitier, aux désirs ni aux besoins de leurs propriétaires ; les

autres, comme les bretons et les normands, étaient trop fragiles pour supporter les rigueurs du climat ardennais. En outre, le sol ne répondait pas aux exigences de la normande, et cette vache, excellente laitière chez elle, donnait, dans le département, un rendement très moyen. Enfin, les éleveurs n'étaient pas accoutumés à ce bétail, dont le format, la robe, en ce qui concerne la normande, étaient nouveaux pour eux. Ils s'en débarrassèrent, en général, dès qu'ils le purent :

Les bovins venus d'Allemagne étaient, en majorité, du type hollandais, les uns, pie rouge, les autres, pie noir. De même souche que le bétail ardennais d'avant-guerre, ils s'en rapprochaient beaucoup par la robe et le format et auraient dû donner satisfaction aux éleveurs. Hélas ! il n'en fut pas toujours ainsi. Dans les pie noir, on eut, certes, de bonnes vaches, excellentes laitières, bien caractérisées dans le type hollandais : mais on eut aussi, et surtout, des animaux bas d'état, petits, fluets, n'ayant que peu d'os, des bêtes décousues, le rein creux, la croupe défectueuse, et souvent médiocres laitières. Il faut pourtant reconnaître que, dans les Ardennes, il y eut peu d'animaux franchement tarés, comme notre confrère Lebon en a vu dans le Nord. Mais on a trouvé un pourcentage assez élevé de bêtes tuberculeuses, et c'est fort regrettable. Il semble qu'il eût été facile de ne pas laisser passer celles qui avaient réagi à la tuberculine. Les commissions ne pouvaient évidemment ramener uniquement des sujets bien conformés, bons laitiers, mais ne pouvaient-elles, au moins, refuser impitoyablement les tuberculeux et les tarés !

Les pie rouge, dans l'ensemble, étaient meilleurs, de conformation plus régulière, plus fine, pour la plupart bons laitiers.

A leur arrivée dans les Ardennes, tous les animaux venus d'Allemagne étaient abrités dans les étables d'attente du square du Petit-Bois, à Charleville. Or, pendant l'été et une partie de l'automne 1921, ils furent décimés par une grave épidémie de fièvre aphteuse, qui sévit dans tout le département. Après guérison, ceux qui restaient furent livrés aux agriculteurs.

Parmi les pie noir, les meilleures furent conservées comme laitières et reproductrices; les autres, remises en état, furent, aussitôt que possible, livrées à la boucherie.

En somme, les pie noir d'Allemagne ont laissé peu de descendants : les cultivateurs ne les aimaient pas : ils les accusaient d'apporter la fièvre aphteuse, la tuberculose dans les étables ; enfin, elles étaient allemandes, et il est compréhensible qu'en 1921 ceux qui venaient de languir quatre longues années sous le joug allemand, qui avaient été ruinés par les Allemands, aient pris en haine tout ce qui arrivait d'outre-Rhin.

Les pie rouge furent conservées plus longtemps ; car, bonnes laitières, elles répondaient aux besoins de la région. On en trouvait encore un certain nombre en 1925 dans la région de Mouzon. Actuellement, elles ont disparu, remplacées par des hollandaises pie noir, beaucoup plus marchandes.

Pour ce qui est des Simmenthal, ils souffrirent, plus que les autres bovins venus d'Allemagne, de l'épidémie de fièvre aphteuse de 1921 ; ceux qui survécurent — et c'est le petit nombre — se remirent difficilement et furent sacrifiés aussitôt que possible. Cette race mixte ne pouvait guère convenir dans les Ardennes, où l'on recherchait non des animaux de travail, mais des vaches donnant un gros rendement laitier.

Le bétail américain mérite une mention spéciale. Le troupeau offert aux régions libérées était uniquement composé de sujets excellents à tout point de vue. Les vaches, sans cornes, toutes pie noir, étaient aussi remarquables par la finesse du squelette et de la peau que par l'ampleur du bassin et de tout le train postérieur. Leur grand format, la régularité de leurs lignes, leurs qualités laitières en faisaient des animaux de valeur, très prisés. Aussi les propriétaires les conservèrent-ils pour la reproduction. Croisées à de bons taureaux hollandais, elles ont laissé d'excellents descendants, et, malgré leur petit nombre, elles ont contribué beaucoup à l'amélioration qualitative du cheptel bovin de la région.

Mais ce furent surtout les animaux importés de Hollande par la Société d'Agriculture et la Fédération des Sinistrés qui servirent à reconstituer le troupeau ardennais. Les mandataires de ces organisations, opérant en acheteurs éclairés et non en récupérateurs, ramenèrent des sujets bien racés, excellents laitiers, qui donnèrent de bons produits.

En résumé, on peut diviser en trois périodes la reconstitution du cheptel ardennais :

1° 1919 et 1920. Pour parer au plus pressé, les cultivateurs achètent du bétail de toute race. Celui-ci disparaîtra bientôt sans laisser de traces ;

2° 1920-21 et le début de 1922 voit l'arrivée du bétail allemand. Une sélection judicieuse en est faite : les meilleurs sujets sont conservés pour la reproduction ; les autres livrés à la boucherie.

3° Pendant l'année 1922, le cheptel bovin ardennais s'enrichit des animaux américains et hollandais, excellents reproducteurs.

Donc, le troupeau actuel reconnaît trois souches principales : bétail allemand de récupération, bétail américain, bétail hollandais. Mais nous commettrions une grave omission en ne mentionnant pas les efforts individuels des éleveurs qui sont allés, en Hollande, acheter des reproducteurs d'élite, presque tous inscrits au Herd-book.

C. — Améliorations apportées dans l'élevage des bovins après la guerre

En 1923, le cheptel bovin ardennais est, numériquement, à peu près reconstitué. Grâce à une sélection judicieuse, les animaux qui peuplent à ce moment les étables sont bons, en général : les médiocres ont été sacrifiés et, seuls, les produits de femelles racées ont été conservés.

Cependant beaucoup d'agriculteurs, que la guerre a obligés à voyager, ne sont pas entièrement satisfaits : ils ont vu, ail-

leurs, d'autres procédés de culture et d'élevage qui donnent des résultats supérieurs dans des régions où, pourtant, le sol ne paraît pas naturellement plus fertile que chez eux. Ils ont compris que la sélection et le choix des reproducteurs ne sont pas suffisants pour améliorer leur cheptel et, particulièrement, pour fixer la race hollandaise ; qu'il leur faudrait, en outre, amender le sol et réaliser des progrès dans l'hygiène de leurs animaux. Ils sont donc amenés, pour relever la qualité de leur troupeau de hollandais, à recourir aux quatre procédés suivants :

- 1° Amélioration par le taureau ;
- 2° Sélection ;
- 3° Amélioration de l'hygiène des animaux ;
- 4° Amendement du sol.

1° *Amélioration par le taureau.* — Nous avons vu, dans un précédent chapitre, que différentes associations avaient introduit, à grands frais, des reproducteurs, mâles et femelles, inscrits au Herd-book hollandais. Ces animaux provenaient surtout de la Frise. Outre un certain nombre de génisses de choix, chaque étable de quelque importance s'augmentait d'un taureau hollandais de race très pure. C'est ce qui explique qu'au concours départemental de Charleville, au printemps de 1923, vingt taureaux et quarante vaches environ étaient présentés. Tous ces animaux étaient bons ; le lot des mâles fut particulièrement remarqué. Les étables de MM. Vaillant Brédy, de Ville-sur-Lumes, Jean Hensgen, du Vivier-Guyon, Adelin Pinteaux, de Ham-les-Moines, Léon Gentil, de Warcq, s'y distinguèrent notamment.

Mais les achats dans le pays d'origine cessèrent bientôt : les prix, influencés par le change, et aussi l'augmentation des tarifs de transport les interdirent. C'est alors que, sur les conseils de M. Dumont, ancien professeur d'agriculture dans le Nord, et qui en connaissait les ressources en bétail, on se mit à acheter des sujets dans ce département, dont l'élevage avait

une avance très marquée sur celui des Ardennes et fournissait de bons reproducteurs. Des wagons de mâles, choisis parmi les meilleurs dans les meilleures étables, celles de MM. Mercier, Leduc, Darthenay, Delsart, Leleu, Moreau, notamment, vinrent relever la qualité de notre troupeau hollandais.

Cette méthode d'amélioration par le taureau s'imposait chez nous pour plusieurs raisons :

a) Très appauvris par la guerre, les éleveurs ardennais ne pouvaient se permettre d'acheter tout leur bétail directement en Hollande. Quelques-uns, qui disposaient de moyens puissants, l'ont fait. Mais qu'est devenu leur joli troupeau ainsi reconstitué ? Il n'a pas gagné ; il n'est même pas resté ce qu'il était ; il a perdu de sa valeur.

C'est que le sol du département n'est pas suffisamment riche et a besoin d'améliorations préalables pour satisfaire aux exigences d'un animal aussi spécialisé dans la production du lait que la hollandaise. Et même si le terrain, convenablement amendé, fournissait une nourriture de valeur égale à celle des herbages du Nord-Holland ou de la Frise, le climat ardennais, plus continental, s'opposerait à une transplantation. Dans la *Revue de Zootechnie* de juillet 1924, M. Benoist dit : « Par suite des rigueurs du climat et pour assurer l'accoutumance nécessaire, on doit élever, le plus possible, dans le pays. On n'importera de Hollande que des animaux jeunes, des taurrillons, en particulier, susceptibles de se développer régulièrement en s'habituant progressivement à leur nouveau milieu. Cela permettra d'obtenir des laitières à grand rendement pour lesquelles les engrais phosphatés et calciques, cités plus haut, seront également un très favorable facteur d'amélioration. »

Les résultats, à cet égard, sont probants : telle étable qui remportait nombre de premiers prix en 1923 avec un troupeau presque entièrement importé de Hollande n'en obtient plus que quelques-uns à présent.

b) D'autre part, il fallait tirer le meilleur parti possible des animaux récupérés. Nous avons exposé précédemment quelles

étaient les origines diverses des animaux qui constituaient le troupeau ardennais en 1923. Bien qu'hollandais, en général, tous les bovins étaient loin d'avoir le même format. L'américaine, grande, au bassin large, à la poitrine profonde, différait sensiblement de l'allemande, plus petite, légèrement étriquée, à cuir plus épais. Il fallait fondre ces deux types, les homogénéiser, et, à ce point de vue, l'amélioration par le taureau s'imposait.

Or, la plupart des cultivateurs ardennais ne pouvaient avoir un taureau leur appartenant en propre, soit que le nombre des vaches de leur étable fût trop réduit pour nécessiter l'entretien d'un taureau, soit que la dépense pour l'achat d'un mâle leur parût trop élevée. C'est alors que, dans quelques endroits, se fondèrent des syndicats locaux d'élevage. Chacun de ces groupements se procurait un taureau, qu'un des adhérents se chargeait de nourrir moyennant rétribution, et, pour une faible redevance, les autres pouvaient s'en servir. Le procédé était excellent, et, bien appliqué, devait satisfaire tout le monde au plus grand bénéfice de chacun. Malheureusement, des rivalités, des jalousies ne permirent pas l'extension de ce bel essai, qui ne dura pas.

2° *Sélection.* — Il est évident que cette méthode d'amélioration par le taureau n'était pas suffisante ; il fallait, en outre, opérer une sélection soigneuse parmi les produits qu'allaient donner ces alliances entre différents types de hollandais pour éliminer tous ceux qui ne présentaient pas les caractères essentiels de la race. Or, si quelques éleveurs avaient des connaissances zootechniques suffisantes pour faire ce choix, la grande majorité manquait de compétence ; d'où la nécessité de fixer d'une façon précise les caractères du type bovin à réaliser. On ne pouvait mieux faire que d'adopter le Standard du « Herd-book hollandais frison » :

« Minimum : 1 m. 30. Pelage pie noir. Les membres sont généralement blancs jusqu'au-dessus du genou et du jarret.

Une tache noire séparée au-dessous du genou est un cas d'exclusion. Le ventre est généralement blanc. Le noir et le blanc doivent être nettement délimités. Le mufle est souvent pigmenté. La tête est souvent noire, avec pelote frontale. Le bout de la queue est blanc. Le pis doit être blanc, mais les trayons peuvent être noirs. Le scrotum doit être blanc.

« Tête petite, cornes fines, régulièrement arquées en avant ; onglons noirs ou blancs ; cornes blanc jaunâtre à la base et noires à leur extrémité.

« Encolure fine ; absence de fanon ; garrot saillant, un peu étroit ; ligne dorsale soutenue ; le flanc est parfois large ; le bassin est ample ; les hanches très écartées ; la musculature de la cuisse laisse parfois à désirer. Peau fine et souple.

« Mamelles très volumineuses, à trayons bien écartés et régulièrement placés. Ecussion large et montant haut. Production laitière très abondante ; les caractères beurriers sont peu marqués. Aptitude à la production de la viande assez peu développée. »

En fait, comment fut pratiquée cette sélection, qui, d'ailleurs, se continue aujourd'hui par les mêmes procédés ? A la naissance, les meilleurs mâles, seuls, étaient retenus ; les autres livrés à la boucherie dès le sevrage. Vers l'âge de 16 mois, enfin, ceux qui ne tenaient pas ce qu'ils avaient promis étaient castrés et engraisés au pâturage. Cette double sélection, lorsqu'elle fut bien faite, donna de bons résultats. Certains éleveurs même, partant de cette idée que les produits qu'ils obtenaient n'avaient pas assez d'ascendance pour être, à coup sûr, des reproducteurs de valeur, vendaient les mâles nés dans leur exploitation, si beaux fussent-ils, à des cultivateurs moins exigeants ou moins aisés, et les remplaçaient par des sujets de choix provenant soit du Nord, soit même de Hollande.

En général, les femelles, bonnes ou médiocres, étaient élevées ; mais, vers l'âge de deux ans, les moins racées allaient au commerce.

Pour régler, sanctionner et encourager la sélection, les pro-

priétaires des meilleures étables du Nord et du Nord-Est fondèrent, le 18 octobre 1922, un « Herd-book français de la race hollandaise pie noire ».

Il a pour but :

« a) D'assurer le maintien de la pureté de la race ;

« b) De contribuer, par une sélection judicieuse et continue, à l'amélioration de ses aptitudes à la production du lait, du beurre et de la viande ;

« c) D'aider à la propagation de la race et de favoriser la diffusion des reproducteurs d'élite en France et à l'étranger. »

Il est dirigé par un conseil de 36 membres qui sont élus à raison de deux pour chacun des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Oise, des Ardennes, de l'Aisne, de la Seine-et-Marne, de la Seine-et-Oise, de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle ; les départements de la Marne et de la Haute-Marne ont chacun un représentant seulement à ce conseil.

Voici le règlement d'organisation technique du Herd-book français de la race hollandaise pie noire :

REGLEMENT D'ORGANISATION TECHNIQUE

I. — BUT DU HERD-BOOK

1. — Le Herd-book de la race bovine hollandaise peut admettre tous les reproducteurs de cette race qui en seront jugés dignes par leur conformation, leurs aptitudes et leur ascendance.

2. — Il indique, pour chaque reproducteur inscrit, ses ascendants paternels et maternels déjà inscrits, et, dès qu'il y aura lieu, sa descendance (pedigree).

3. — Il mentionne, après avis conforme du Bureau, les récompenses obtenues dans les concours pour chaque sujet inscrit, ainsi que par ses ascendants ou descendants directs. Aux mêmes conditions, il reproduit, pour les vaches, l'indication des rendements contrôlés en lait et en beurre, et, pour tous les

autres sujets inscrits, les observations contrôlées, propres à faire ressortir les mérites de la race.

4. — L'institution du Herd-book a pour but :

- a) D'assurer le maintient de la pureté de la race ;
- b) De contribuer, par une sélection judicieuse et continue, à l'amélioration de ses aptitudes à la reproduction du lait, du beurre et de la viande ;
- c) D'aider à la propagation de la race et de favoriser la diffusion des reproducteurs d'élite en France et à l'étranger.

II. — INSCRIPTION DES ANIMAUX

5. — *Conditions générales d'inscription.* — Les inscriptions sont décidées en tenant compte, pour chaque animal, de sa pureté de race, de sa conformation, de ses aptitudes et de son ascendance.

6. — *Pureté de race.* — Standard (voir plus haut, p. 39).

7. — *Qualité des animaux.* — L'inscription au Herd-book n'est accordée que pour les animaux qui méritent au moins 75 % du maximum des points attribués aux reproducteurs de la race hollandaise, suivant la table du pointage en usage en Hollande. Les animaux inscrits au Herd-book néerlandais et importés de Hollande sont inscrits d'office au Herd-book français.

8. — *Ascendance.* — A partir d'une date fixée par le Conseil d'administration, il ne sera plus admis que les animaux qui sont issus de père et de mère déjà inscrits.

9. — *Inscriptions au Herd-book.* — L'inscription au Herd-book est prévue :

1° Au titre initial pour les animaux sur présentation, d'après leurs caractères de race et leur conformation ;

2° Au titre de leur ascendance pour les jeunes animaux issus de reproducteurs déjà inscrits.

Toutefois, les animaux ne seront inscrits à leur naissance qu'à titre provisoire, l'inscription définitive ne pouvant avoir lieu qu'après présentation, comme dans le cas précédent.

10. — *Inscriptions au Livre d'élite.* — Il sera établi un « Livre d'élite » de la race hollandaise pie noire, dans lequel le Bureau pourra ordonner l'inscription :

1° Des taureaux et des vaches qui comptent au moins deux générations contrôlées d'ascendants inscrits, qui présentent, eux-mêmes, les caractères de pureté et de race, et qui ont été primés dans les concours généraux ou spéciaux de la race.

2° Des reproducteurs auxquels les commissions d'inscription reconnaîtraient des mérites exceptionnels, et, en particulier, aux vaches de race pure et de très bonne conformation qui auraient fourni, d'après les chiffres des syndicats de contrôle laitier agréés par le Bureau, des quantités de beurre et de lait supérieures à celles fixées chaque année par le Conseil.

11. — *Age des animaux inscrits.* — Les inscriptions au titre initial ne sont consenties que pour les taureaux d'au moins un an, et pour les femelles ayant eu leur premier veau.

Exceptionnellement, pendant une période qui sera fixée par le Conseil, les génisses d'au moins un an, présentant une haute qualité, pourront être inscrites.

12. — *Commissions d'inscriptions.* — Des commissions de deux membres, au moins, et de six, au plus, seront chargées de l'inscription des animaux ; chaque commission comprendra : le directeur des services agricoles du département ou son délégué et cinq membres du Conseil.

Les membres présents nomment un président, qui complète la commission, s'il y a lieu, à l'aide d'experts choisis par lui sur une liste dressée chaque année par le Conseil.

13. — *Inscription dans les concours.* — Les inscriptions sont effectuées à la suite des opérations des concours : concours général de Paris, concours régionaux, départementaux, spéciaux, et tous autres où le Conseil déléguera une commission.

14. — *Tournées d'inscriptions.* — Des tournées spéciales d'inscriptions pourront également être organisées sur la demande des associations agricoles affiliées, et, sous certaines conditions, sur la demande des éleveurs.

III. — CONTROLE DE LA DESCENDANCE

15. — *Carnets de saillie et de naissance.* — Chaque propriétaire de taureaux inscrits reçoit un carnet à souche pour l'inscription des saillies.

16. — *Certificat de saillie.* — Lorsqu'une vache inscrite est saillie par un taureau également inscrit, le propriétaire de la vache envoie au Bureau du Herd-book, au plus tard dans les six mois qui suivent la dernière saillie, le certificat de saillie détaché du carnet à souche.

17. — *Certificat de naissance.* — Dans les huit jours qui suivent la naissance du veau, le propriétaire de la vache envoie, sous sa responsabilité personnelle, au Bureau du Herd-book, un certificat de naissance de l'animal portant au moins deux signatures d'éleveurs.

18. — *Contrôle des naissances.* — Immédiatement après l'arrivée de la carte au Bureau du Herd-book, celui-ci assure le contrôle des produits dont l'inscription est demandée.

Les contrôleurs de naissance sont choisis, de préférence, parmi les contrôleurs des syndicats laitiers, les membres du Bureau des syndicats d'élevage, des Mutuelles-Bétail ou autres associations.

Ils peuvent recevoir une indemnité fixée par le Conseil.

En outre, le Conseil peut désigner un ou plusieurs inspecteurs, appointés par la Société du Herd-book.

Les produits dont la demande d'inscription est régulière sont inscrits au titre de la descendance.

19. — *Feuilles individuelles.* — Pour chaque animal inscrit, il est remis une feuille individuelle, numérotée et timbrée par le Bureau de Herd-book, où le propriétaire consigne les origines, les notes de conformation et les récompenses obtenues dans les concours, enfin, pour les vaches, les résultats du contrôle laitier et les produits obtenus, avec leur destination.

20. — *Livre d'étable.* — La réunion en fascicule de feuilles individuelles pourra constituer un livre d'étable pour chaque éleveur.

IV. — DISPOSITIONS GÉNÉRALES

21. — *Marquage.* — Les animaux sont identifiés par un signalement précis et détaillé, sur schéma ou photographie.

La photographie sera exigée de l'éleveur pour l'inscription au « Livre d'élite ».

22. — *Certificats.* — Les certificats d'inscription pour l'importation sont délivrés par la Société du Herd-book et authentifiés par le Ministre de l'Agriculture.

23. — *Sanctions.* — Toute fausse déclaration ou tentative de tromperie sera punie de l'exclusion du Herd-book de tous les animaux de l'éleveur qui s'en est rendu responsable.

Cette exclusion motivée, prononcée par le Conseil, est insérée au Bulletin, sans préjudice de poursuites judiciaires.

24. — *Publications.* — Chaque année, au mois de janvier, il sera procédé à un récolement des producteurs inscrits.

Le Conseil publie un bulletin périodique, ainsi que des notices et des monographies sur les meilleurs animaux et les meilleures étables de la race hollandaise.

25. — *Cotisations annuelles.* — Elles donnent droit à l'envoi gratuit des bulletins, notices et volumes du Herd-book, et sont ainsi fixées :

Membres adhérents : 5 francs par an, ou 100 francs une fois donnés ;

Membres fondateurs ou donateurs : 25 francs, ou 400 francs une fois donnés ;

Société communale : 10 francs par an ;

Société intercommunale ou cantonale : 25 francs par an ;

Société d'arrondissement : 50 francs par an ;

Société départementale : 100 francs par an.

26. — *Droits d'inscription des animaux.* — Les droits d'inscription des animaux sont fixés à 20 francs par taureau, 10 francs par vache et 5 francs par veau issu de père et mère inscrits.

Leur paiement donne droit à la délivrance gratuite d'un

carnet de saillie et de feuilles individuelles à remplir par l'éleveur.

Ces imprimés ne peuvent, en aucun cas, servir de certificat au Herd-book et au « Livre d'élite ».

27. — *Droits de délivrance des certificats.* — Les droits de délivrance des certificats authentiques d'inscription sont fixés par animal qui reste en France. La délivrance du certificat spécial à l'exportation donne lieu à la perception d'une redevance de 50 francs.

.....

.....

Mais une sélection qui ne viserait que la perfection des formes serait incomplète. L'intérêt de l'éleveur lui commande d'abord de rechercher les animaux qui lui assurent le rendement le plus élevé. La sélection pour les vaches s'impose donc, plus encore au point de vue des aptitudes laitières, ce qui n'est possible qu'avec des opérations de pesée des traites, faites à intervalles réguliers et assez rapprochés. On fut donc amené à introduire dans les Ardennes la pratique du contrôle laitier.

Premier essai en 1925 : les débuts furent difficiles ; il fallait vaincre la routine. Laissons la parole à M. Adam, directeur des services agricoles du département, qui a beaucoup fait pour démontrer l'utilité du contrôle laitier : « Dès 1925, dit-il, l'Office agricole, désireux d'encourager une œuvre si utile, offrit de prendre à sa charge tous les frais (matériel, produits, salaire du contrôleur), laissant seulement aux adhérents le soin de loger et de nourrir celui-ci lors de son séjour à la ferme, soit un jour par mois.

« Seuls, quelques agriculteurs d'origine belge ou hollandaise se firent inscrire; ce qui prouve que les éleveurs étrangers connaissent mieux les avantages du contrôle laitier que les indigènes, constatation qui n'est pas à notre avantage.

« Malgré cet échec, l'Office ne se découragea pas. Pour montrer aux agriculteurs tout l'intérêt qu'offre cette pratique, il

engagea quelques cultivateurs plus accessibles au progrès à peser eux-mêmes, un jour par mois, avec l'aide de l'instituteur, les laits fournis par les différentes traites de la journée sur les vaches qu'il leur paraissait particulièrement utile de vérifier. Un échantillon de lait, mélangé pour chaque bête, additionné d'une pastille de bichromate, était envoyé à l'école ménagère agricole de Bazeilles, où le dosage était fait suivant les procédés en usage. Un état récapitulatif, tout préparé à l'avance, permettait de déterminer rapidement la quantité de beurre produite par chaque animal. Cette méthode simpliste avait l'avantage d'éveiller la curiosité de l'éleveur, de lui démontrer l'utilité du contrôle pour l'amener, de lui-même, à faire mieux. 23 étables, avec 146 vaches, présumées les meilleures, ont été contrôlées depuis le début de janvier 1926, les mauvaises ou médiocres étant laissées de côté, toujours dans un but de simplification. Les résultats ne seront connus qu'en fin d'année (1926). Néanmoins, on peut déjà relever des chiffres significatifs : un certain nombre de vaches dépassent 20 litres ; le maximum a été obtenu par deux bêtes donnant respectivement 22 et 28 litres après l'accouchement.

« Au point de vue de la matière grasse, 15 ont atteint 600 gr. et 5 ont donné plus de 700 grammes pendant plusieurs semaines ; les records sont de 832 et 860 grammes, taux qui dépasse de beaucoup la moyenne du pays. Les vaches en expérience sont de race hollandaise et bleue.

« Devant ces résultats, incomplets mais encourageants, la Société d'Agriculture a décidé d'organiser le contrôle laitier dans les Ardennes. La tentative a réussi. Sous ses auspices, il va être créé un syndicat départemental, qui adoptera les statuts préconisés par M. Leroy, dont la compétence est unanimement reconnue et appréciée. Il comprendra des sections locales, à rayon variable, mais suffisamment grand pour grouper un nombre d'étables ou d'animaux permettant l'utilisation d'un contrôleur, sans cependant occasionner une exagération des déplacements que celui-ci doit effectuer. »

Les adhérents n'étant pas venus assez nombreux, tout ne s'est pas passé comme il en avait été primitivement décidé. A l'heure actuelle, il n'existe qu'un centre à Charleville, qui occupe trois contrôleurs. Ceux-ci rayonnent dans tout le département et passent, une fois par mois, dans les étables. Pour éviter des fraudes possibles, leurs visites sont inopinées. Le contrôle, effectué sur la traite du soir et celle du lendemain matin, porte sur le poids du lait tiré et sur la quantité de matière grasse qu'il renferme. Un graphique, établi ensuite par le contrôleur, permet au propriétaire de suivre les variations de la production de chaque vache et de se rendre un compte exact de son rendement en lait et en beurre. A la fin de 1929, on comptait 30 étables contrôlées, groupant 300 animaux environ.

3° *Amélioration de l'hygiène des animaux.* — A une amélioration dans le type et la qualité laitière du troupeau ardennais devait correspondre un progrès de l'hygiène générale des animaux : hygiène des étables et surtout hygiène de l'alimentation au double point de vue quantitatif et qualitatif. C'est une vérité qui n'est pas assez connue que plus on améliore une race, plus elle devient exigeante. Et si l'on importe dans un pays à ressources naturelles réduites une race aussi spécialisée que la hollandaise, il faut, de toute nécessité, améliorer la ration, et, par conséquent, le sol dont les éléments entreront dans cette ration.

Dans les Ardennes, l'hygiène de l'habitation a fait des progrès sensibles depuis la guerre : nombre de fermes étaient sinon complètement détruites, du moins fort endommagées. On reconstruisit donc ou on aménagea des étables plus spacieuses, plafonnées ou séparées des greniers à foin par des voûtes en briques ; on établit des fenêtres assez grandes, à axe basilaire, permettant une bonne ventilation. Le sol fut généralement pavé de briques, avec des rigoles pour l'écoulement des urines dans des fosses à purin bétonnées. Enfin, derrière les bêtes, on ménagea de larges passages pour faciliter l'accès et le net-

toyage. On voit même aujourd'hui quelques étables construites sur le modèle des meilleures installations hollandaises.

Ces progrès ne furent pas réalisés dans toutes les exploitations, mais, en général, on fit de nombreuses et louables améliorations, surtout en ce qui concerne le pavage, l'éclairage, le mobilier : mangeoires et râteliers. Les étables sont mieux tenues : on ne laisse plus les animaux dans le fumier jusqu'au jarret. Une fois par jour, au moins, les déjections sont enlevées et le sol balayé. Enfin, nombreuses, relativement, sont les installations de traite mécanique, qui permettent de recueillir un lait propre.

Le régime ne fut guère modifié, sauf en ce qui concerne la ration d'hiver. Du mois d'avril à la fin d'octobre, les bovins sont au pâturage ; les laitières sont rentrées deux fois par jour pour la traite, qui ne se fait jamais au parc. Mais, sous le climat un peu rude des Ardennes, la stabulation est absolument nécessaire pendant tout le reste de l'année, et c'est dans le régime d'hiver que de gros progrès furent réalisés.

La base de la ration est formée par le foin des prairies naturelles, celui des prairies artificielles étant réservé aux chevaux. On y adjoint une certaine quantité de « mée », formée de betteraves découpées et de menue paille de blé ou de paille hachée ; enfin, des buvées tièdes contenant son et tourteaux. L'usage de ceux-ci s'est beaucoup répandu depuis la guerre et surtout depuis que l'agriculteur a compris tout l'avantage de cette pratique. Les tourteaux d'arachides ou de lin sont les plus utilisés.

Voici la composition moyenne* de la ration d'hiver journalière dans nombre de bonnes exploitations :

Foin de prairies naturelles.....	10 à 15 kgs
Betteraves	40 kgs
Paille hachée ou menues pailles..	5 kgs
Tourteau d'arachides	1,5 à 2 kgs
Son	5 kgs

4° *Amélioration du sol.* — Cette ration, suffisante en quantité, ne l'était pas toujours en qualité. Aussi, depuis la guerre, a-t-on continué et intensifié l'emploi des engrais déjà utilisés auparavant. Leur usage, limité d'abord aux terres cultivées, s'est étendu aux pâturages. A la chaux brute dont l'épandage, après délitescence, était long et malaisé, on substitue actuellement la chaux blutée, qui permet l'emploi du semoir ; enfin, pour remédier à la déficience du sol en calcaire et phosphates, beaucoup d'agriculteurs se servent de scories de déphosphoration.

Toute la prairie qui occupe le fond de la vallée de la Meuse, de Mouzon à Charleville, est inondée presque chaque année, parfois à plusieurs reprises. Or, dans bien des endroits, le sol en est argileux et reste constamment humide, même en été, ne donnant que des fourrages fort médiocres. On y a fait quelques drainages. Malheureusement, ces travaux sont fort coûteux et, par suite, peu fréquents. Il y aurait beaucoup à faire de ce côté.

Ce qui caractérise cette période de 1920 à 1929 et ce qui la différencie nettement de celle qui s'étend de 1880 à 1914, c'est la méthode avec laquelle l'amélioration du bétail fut poursuivie pour ce qui est de l'élevage proprement dit : on travaille selon certaines lois de la zootechnie, dont nous venons d'exposer les principales. Les essais de croisements hollandais-ardenais ayant donné de bons résultats, l'époque des tâtonnements est passée ; la grande majorité des éleveurs sait ce qu'elle veut.

Un autre caractère de cette période est le progrès de l'esprit d'association. Alors qu'il y a vingt ans, l'élevage de la hollandaise était pratiqué par quelques propriétaires isolés, sans lien entre eux, il est, aujourd'hui, le domaine de groupes puissants et organisés ; c'est pourquoi l'effort est moins pénible et pourtant plus fructueux. Les sept comices qui existaient primitivement sont devenus les organes de la Société d'Agriculture des Ardennes. Le vieux Syndicat, dont la création remonte à 1884, est, à présent, l'organisme commercial de la Société

sous le nom de « Coopérative agricole ardennaise ». C'est celle-ci qui achète tourteaux, engrais, matériel. A côté de cette grande organisation croissent des syndicats locaux dont celui de « Chiers et Meuse » est le plus important.

Ces groupements d'acheteurs ayant démontré la puissance de l'association, ont permis à quelques hommes d'action de fonder des groupements de production et, particulièrement, en 1927 et 1928, les « Coopératives laitières de Rethel et de Charleville ». Elles centralisent le lait de leurs adhérents, le travaillent ou l'envoient vers Reims et Paris. Elles suppriment ainsi de nombreux intermédiaires qui vivent aux dépens du producteur et du consommateur.

En général, toutes ces associations vivent en bonne intelligence, car elles ont le même but, relever la condition du cultivateur par l'amélioration des procédés de culture et de l'élevage.

D. — Le cheptel bovin ardennais en 1929

En élevage, comme dans toutes les branches de la production, seul le résultat compte. A quels résultats sont donc arrivés les cultivateurs des Ardennes ?

L'examen des statistiques montre que, jamais, le nombre des bovins ne fut plus imposant qu'aujourd'hui dans ce département. Le dernier recensement officiel fait avant la guerre date de 1912 ; il donnait un effectif de 117.300 têtes ; celui de 1928 accuse un chiffre de 130.000 environ, dont 70.000 hollandaises, le reste du cheptel étant formé de normandes, 6.000; de bleues, 10.000, et de croisements d'ardennaises pie noir, 44.000. Si l'on considère qu'en novembre 1919 le troupeau était réduit à quelques unités, on peut juger avec quelle rapidité les éleveurs ont su le reconstituer et même dépasser les chiffres d'avant la guerre.

Mais que valent les animaux qui composent ce cheptel ? La hollandaise élevée dans les Ardennes est bonne, en général. Son

poids moyen varie entre 600 et 650 kilogrammes, et il n'est pas rare de rencontrer des vaches pesant 750 à 800 kilogrammes. Solidement charpentée, elle a tendance à être plus trapue, moins fine, moins élégante que dans son pays d'origine. Le cuir est plus épais. De robe pie noire, bien tachée, elle est très hollandaise dans sa tête, qui est fine, longue, sub-busquée; dans les cornes, petites, recourbées en croissant. L'avant-main est très bon, en général, la poitrine bien ouverte, profonde, le fanon peu développé. Mais, trop souvent, la ligne du dos n'est pas soutenue au niveau du rein, qui est mal attaché au bassin. On voit également trop de côtes plates, ce qui détermine une dépression en arrière des épaules. Cependant, il est facile de remédier à ce défaut, et, dans les meilleurs élevages, on ne le rencontre plus : l'emploi d'un bon taureau le fait disparaître assez rapidement.

Les hanches sont bien ouvertes, le bassin ample, la queue bien enfoncée entre les ischions. C'est dans ces parties que les femelles pèchent le plus souvent : la largeur du bassin mesurée à la pointe des hanches est beaucoup plus considérable que la largeur prise à l'articulation coxo-fémorale. Une coupe horizontale du bassin, au lieu de donner un rectangle, forme un trapèze à grande base antérieure. Ce défaut se constate même chez les meilleurs sujets, pour se traduire par des différences de 15 centimètres chez les bêtes moyennes. C'est ce point particulier qu'il reste à améliorer, car la femelle reproductrice, la hollandaise, en particulier, doit avoir un arrière-main aussi large que possible.

Dans l'ensemble, pourtant, le cheptel hollandais est bon et il y a assez d'homogénéité dans les animaux qui le composent. Dès à présent, le département des Ardennes tient le troisième rang quant au nombre des bêtes inscrites au *Herd-ook* hollandais, avec 195 vaches et 23 taureaux.

Dans son important *Traité de Zootechnie*, M. le Professeur Dechambre, membre de l'Académie d'Agriculture, donne les mensurations moyennes suivantes pour la hollandaise pie

noire. Ces chiffres ont été recueillis dans les Pays-Bas par M. Vallez, professeur d'agriculture à Valenciennes.

Longueur du corps	Hauteur au garrot	Hauteur de la croupe	Haut. de la poitrine	Larg. de la poitrine	Largeur des hanches
168	136	138	73	45	56

Le tableau ci-dessous des mensurations prises dans une des meilleures étables des Ardennes, sur des vaches hollandaises pie noir, nées dans l'exploitation, permettra une comparaison édifiante.

*Tableau des mensurations prises sur 11 vaches hollandaises,
nées dans les Ardennes*

Age des sujets	Longueur du corps	Hauteur du garrot	Hauteur de la croupe	Hauteur de la poitrine	Largeur de la poitrine	Largeur des hanches
8	170	143	148	82	48	45
6	175	142	146	89	44	56
6	174	145	148	81	52	54
6	156	142	142	82	46	48
7	174	142	145	85	50	57
7	174	141	144	79	49	52
7	169	148	148	73	50	56
5	167	137	143	72	40	50
5	170	141	141	85	54	60
8	167	137	137	70	49	56
6	173	138	142	79	52	52
Moyennes	170	141	144	80	48	53
Moyennes recueillies en Hollande	168	136	138	73	45	56

Les efforts des éleveurs ne se sont pas bornés à l'homogénéisation du troupeau ; ils ont réussi à augmenter la production du lait. Si le rendement moyen annuel est de 2.000 litres par tête, il atteint 4.050 — contrôlés — pour 300 jours de lactation dans les étables où l'amélioration s'est faite méthodiquement. Le contrôle laitier accuse même 6.527 kgs pour la vache Tulipe, n° 20.544, de l'étable de M. Paul Vaillant, à Ville-sur-Lumes (Ardennes), en 326 jours de lactation réelle, avec 298 kilogrammes de beurre, soit 4,02 % de matière grasse.

C'est justement cette augmentation de rendement obtenu par certains éleveurs de hollandaises pie noir qui devrait inciter les autres à travailler rationnellement.

Il est donc indéniable que d'énormes progrès ont été réalisés dans les huit dernières années : les éleveurs du Nord, qui furent nos maîtres en cette matière, le reconnaissent ; et on peut en voir une autre preuve dans ce fait que, l'an dernier, des propriétaires d'étables de la Meuse, de la Meurthe-et-Moselle, de l'Oise, de l'Aisne, du Pas-du-Calais, sont venus faire des achats de bovins dans les Ardennes. C'est la juste récompense de ceux qui ont fait de gros sacrifices pour implanter et fixer la hollandaise dans la région.

Les résultats obtenus semblent bien imposer l'élevage exclusif de cette race dans les Ardennes. Ils montrent sa supériorité sur la bleue du Nord : elle est aussi rustique que cette dernière ; elle peut donner des rendements plus élevés et, surtout, elle a une valeur marchande beaucoup supérieure. La dégénérescence, qui était à craindre en raison de la pauvreté relative du sol, n'a pas eu de conséquences très apparentes là où les engrais et amendements ont remédié à la déficience de la terre en calcaire et phosphates. Le tableau des mensurations prises sur des femelles nées et élevées dans les Ardennes permet de l'affirmer.

Quant à la normande, prônée dans le sud du département, elle donne de moins bons résultats que la hollandaise : elle souffre davantage du changement de terrain et de climat ; et,

pour ce qui est de sa réputation de beurrière, elle date d'une époque où la normande, seule, donnait un lait riche en matière grasse. Il n'est pas rare que, dans les concours, voire au Concours central de Paris, une hollandaise l'emporte. Enfin, nous avons pu constater que la normande, dans les Ardennes, résiste à la tuberculose beaucoup moins que la hollandaise, et ce n'est pas là une considération négligeable.

Il est fort regrettable que les régions d'élevage de hollandaises, de bleues, de normandes se chevauchent, car c'est de là que viennent les produits hétéroclites que l'on rencontre encore dans le département. La hollandaise pie noire doit éliminer les autres races pour le plus grand bien de l'élevage et l'intérêt des éleveurs ardennais.

E. — Des améliorations à apporter dans l'élevage

Certes, les résultats que nous avons exposés au chapitre précédent sont très encourageants. Déjà, nos meilleurs animaux peuvent rivaliser, comme forme et rendement, avec ceux du Nord. Ceux-là sont entre des mains expérimentées auxquelles nous pouvons faire confiance.

Cependant, un grand pas reste à faire. Dans les statistiques annuelles, nous relevons un nombre d'environ 44.000 bovins que nous classons dans la catégorie « ardennaise pie noir », composée, en majorité, de vaches quelconques, sans race, parfois mal faites et d'un rendement médiocre. C'est cette catégorie qu'il faut faire disparaître.

Le plus grand nombre de ces bovins appartient à de petits éleveurs, à des indifférents pour qui une vache est une vache parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils gagneraient à remplacer, tête pour tête, leurs animaux par des hollandaises.

Il conviendrait donc, tout d'abord, de les éduquer, de leur montrer où est leur intérêt. Mais comment toucher des millions de propriétaires dispersés dans des centaines de villages, hameaux ou fermes ? Par la parole ? Il serait vain d'espérer

réunir, dans des conférences, des gens qui, pour la plupart, sont indifférents et ne se dérangeraient pas. Par le livre ? Grosse dépense pour une résultat bien aléatoire : le paysan lit peu, et, ce qui le convainc, c'est la leçon pratique donnée par un homme du métier.

Concours. — Tous ceux qui ont assisté à des concours agricoles ont vu la foule qui s'y presse. Il est peu de cultivateurs qui, ce jour-là, ne se rendent au chef-lieu du canton, de l'arrondissement, même du département. Qu'il y ait là un beau lot de bons animaux ; qu'aux concours départementaux ou régionaux, établis suivant la formule actuelle, on ajoute un concours laitier et beurrier dont les résultats seront affichés auprès des lauréats exposés ; qu'on y indique également, le cas échéant, le prix de vente de ceux-ci, il y a gros à parier que cette leçon de choses portera des fruits et que beaucoup rentreront chez eux avec le désir d'améliorer leur étable.

Multiplions donc les concours, augmentons les primes pour attirer les exposants, c'est là, croyons-nous, le véritable moyen de convaincre la masse des petits éleveurs de l'intérêt qu'ils ont à perfectionner leur élevage.

A un autre point de vue, les concours sont nécessaires par l'émulation qu'ils font naître entre les bonnes exploitations, et malgré les rivalités qu'ils entraînent parfois.

Ils offrent pourtant l'inconvénient, à cause des frais, des pertes de temps, des risques qu'ils occasionnent, de ne pas réunir tous les sujets dignes d'y prendre part. Or, les concours d'étables ne méritent aucune de ces critiques ; il y aurait donc lieu de les rendre plus fréquents. Nous leur trouvons l'énorme avantage de montrer non pas un excellent animal choisi dans un troupeau passable, mais de juger de la valeur de tout un lot, ascendants et descendants. Une récompense attribuée dans ce cas est une indication très nette pour l'acheteur qui sait ainsi à quelles exploitations il doit s'adresser. Car un animal moyen,

avec une bonne ascendance, donnera très souvent de meilleurs produits qu'un sujet brillant issu de parents quelconques.

Taureau. — Lorsqu'on aura fait naître chez la grande majorité des éleveurs le désir d'avoir des bovins de valeur, il faudra leur faciliter la tâche. Or, pour l'amélioration d'un troupeau, la question du taureau est primordiale. Si, dans chaque agglomération, il y avait un ou, suivant les besoins, plusieurs mâles judicieusement choisis, les sujets sans race disparaîtraient rapidement. Hélas ! il n'en est pas ainsi, et on voit encore trop de taureaux médiocres, sinon franchement mauvais, qui, de toute évidence, ne peuvent donner de bons veaux. Beaucoup de petits éleveurs déplorent d'être obligés de se servir de pareils mâles, mais quand il n'y en a pas d'autres dans la localité, la nécessité le leur impose. Sans doute, la solution de cette question dépend des intéressés ; qu'ils constituent des syndicats d'élevage, dont le premier acte sera l'acquisition d'un taureau racé ! Sous l'inspiration de M. Adam, directeur des Services agricoles des Ardennes, il a été créé de ces associations, comme nous l'avons dit plus haut. Celles-ci tendent à disparaître pour des raisons, bonnes ou mauvaises, mais qui n'en existent pas moins et qui empêcheront l'extension du système.

Dans ces conditions, pourquoi donc ne pas réglementer la monte des taureaux comme on le fait pour les étalons, et ne permettre à un propriétaire, en dehors de son troupeau, d'utiliser un mâle, que si celui-ci a été recommandé ou, simplement, autorisé ? Bien entendu, ne seraient recommandés que des animaux inscrits au Herd-book. Ce qu'on a jugé bon pour l'espèce chevaline ne vaudrait-il rien pour les bovins ? Une loi qui imposerait cette réglementation ferait faire un progrès énorme au troupeau français.

Et, même dans les meilleures étables, il faudra toujours choisir des taureaux dont le bassin, sans être trop large, soit impeccable, bien rectangulaire, la queue très enfoncée entre les

ischions, pour atténuer le défaut de l'arrière-main que nous avons signalé au chapitre précédent.

Enfin, pendant de longues années encore, les éleveurs ardennais devront acheter des taureaux hors de chez eux, de préférence en Hollande. A l'intérieur du département, le nombre des très bons animaux n'est pas assez grand pour permettre un choix suffisant. Il sera nécessaire d'introduire encore beaucoup de sang pur. N'oublions pas qu'il y a dix ans, les Ardennes ne comptaient pas une seule hollandaise, et que ce n'est pas dans une période aussi courte qu'on fixe une race. Si, actuellement, on cessait tout apport de sang nouveau, les progrès se ralentiraient considérablement, peut-être même constaterait-on une régression.

Sélection. — La sélection opérée jusqu'ici et qui a donné de si bons résultats chez les éleveurs compétents, doit être continuée. Sélection rigoureuse chez les jeunes dès la naissance, et, seuls, les produits donnant toute satisfaction seront conservés.

A ce propos, nous croyons devoir insister sur l'alimentation des veaux d'élevage. Ceux-ci devront être nourris au lait pur le plus longtemps possible. Trop souvent — même dans des exploitations considérées comme des modèles du genre — on a tendance à « voler le veau » ; on écrème le lait qui lui est destiné ou, ce qui est plus grave, on le vend en partie et on le remplace par des succédanés livrés par le commerce. Le lait est cher, évidemment ; et on nous a prouvé par un calcul très simple et qu'il semble exact qu'« il vaut mieux tuer le veau à sa naissance ; la vente du lait qu'il consommerait rapporte davantage que la vente de l'animal à six semaines. » Ce calcul est juste, en certaines régions, pour les animaux de boucherie ; il est faux lorsqu'il s'agit de jeunes destinés à la reproduction pour lesquels le lait pur est l'aliment-type et dont le sevrage devra se faire progressivement et jamais avant l'âge de trois mois. Par leur valeur marchande, par celle de leur descen-

dance, ils rendront plusieurs fois le prix du lait qu'ils auront consommé.

Sélection aussi chez les adultes au point de vue de la conformation des animaux, mais, plus encore, de leur valeur laitière et beurrière. Pour se rendre compte de cette valeur, il faut un contrôle régulier. C'est pourquoi tout éleveur soucieux de travailler rationnellement devra faire partie d'un groupement de contrôle laitier, qui le fixera sur la quantité exacte et la qualité du lait de chacune de ses vaches et, par suite, sur le choix des veaux d'élevage.

En outre, l'inscription au Herd-book devra être demandée pour tous les animaux qui paraissent le mériter par leur conformation et leurs caractères de race. La valeur marchande des inscrits en sera considérablement augmentée. Il est vrai qu'« une bonne vache se vend toujours bien », mais elle se vend beaucoup mieux encore si elle a des papiers d'origine. Et même si un sujet dont l'inscription est demandée n'est pas reconnu, par la Commission, digne de figurer au Herd-book, la critique qui en sera faite devant l'éleveur sera pour lui une leçon profitable.

Sol. — Enfin, ce qui est fort important, à notre avis, c'est l'amélioration constante du sol, qui devra se continuer et s'intensifier si l'on ne veut pas revenir à l'ancienne race ardennaise à squelette peu développé.

Dans le département de la Meuse, voisin des Ardennes, on a introduit du bétail hollandais après la guerre, mais on n'a pas amendé la terre ; aussi, actuellement, y voit-on trop de petites vaches, étriquées, sans os, qui n'ont du hollandais que la robe pie noire.

On oublie que la vache des polders, spécialisée étroitement, très poussée vers la production du lait, est, par là même, très exigeante, et que, avant de la recevoir, il faut aménager un sol qui lui fournisse une nourriture de qualité égale à celle qu'elle trouve dans les gras pâturages de son pays d'origine.

A cet effet, l'emploi des engrais ou amendements calciques, phosphatés ou potassiques est tout indiqué, suivant les régions géologiques.

Une autre amélioration des terrains est indispensable dans la prairie qui borde la Meuse de Mouzon à Charleville, et, plus encore, dans les vallées de la Bar et de la Sormonne. On y voit trop de jones, de carex, qu'un simple assèchement ferait disparaître en grande partie, et c'est à obtenir ce résultat qu'il faudra travailler. Nous savons que l'effort sera long, coûteux, mais il est nécessaire si l'on veut atteindre au niveau des éleveurs de hollandaises du Nord, par exemple.

Association. — Dans cette tâche longue et difficile de perfectionnement d'une race, un effort isolé est, presque fatalement, voué à l'impuissance. Il importe donc d'opérer en commun ; il faut que nos paysans, individualités par tempérament, se décident, par raison, à se grouper, pour joindre aux avantages de la petite propriété ceux des grandes exploitations. Trop longtemps leur horizon un peu étroit les a confinés dans des procédés routiniers. Qu'ils entrent donc dans les associations agricoles ! Ils y feront leur éducation, perfectionneront leurs techniques culturales, leurs connaissances en matière d'élevage. A ce dernier point de vue, leur intérêt leur commande, en particulier, d'adhérer au Herd-bokk, aux sociétés de contrôle laitier, aux coopératives laitières. Celles-ci, de création plus récente, méritent qu'on insiste sur le but qu'elles poursuivent : par la suppression des intermédiaires, elle permettent aux producteurs de tirer de leur troupeau un revenu plus élevé et les incitent à l'améliorer, en même temps qu'elles freinent le mouvement de hausse des prix de vente aux consommateurs. Il convient donc d'approuver hautement et de féliciter ceux qui, dans les Ardennes, travaillent à fonder de ces groupements.

Pour développer dans nos campagnes l'esprit d'association,

il faut une propagande incessante : celle-ci ne sera efficace que si elle est faite par ceux qui côtoient journellement nos paysans, qui vivent avec eux ; ce peut être, notamment, le rôle des vétérinaires.

CONCLUSIONS

I. — La vache hollandaise s'acclimate très bien dans le département des Ardennes et y donne d'excellents rendements au double point de vue laitier et beurrier.

II. — Les procédés mis en œuvre pour atteindre ce résultat furent :

a) L'amélioration par le taureau : 1° de la race locale avant la guerre ; 2° du bétail récupéré après la guerre ;

b) La sélection ;

c) L'apport de chaux et d'acide phosphorique par les engrais et amendements.

III. — La hollandaise des Ardennes est moins élégante, mais plus trapue, plus robuste que sa sœur des Pays-Bas.

IV. — Un gros travail d'homogénéisation reste à faire dans le troupeau ardennais. C'est pourquoi, tout en continuant à appliquer les procédés d'amélioration actuellement en usage, il conviendra de n'employer que des mâles de tout premier ordre et de les garder plus longtemps, cinq à six ans, si possible, pour obtenir, dans chaque étable, une lignée d'animaux de même format.

Vu : Le Doyen :
H. ROGER.

Vu : Le Président :
GOSSET.

Vu et permis d'imprimer :

Pour le Recteur de l'Académie de Paris,

L'Inspecteur d'Académie :
MAURELLET.

BIBLIOGRAPHIE

SAMSON. — Traité de Zootechnie (Les bovins), p. 72.

DECHAMBRE. — Traité de Zootechnie, t. I.

— Traité de Zootechnie, t. III.

G. HAUSHALTER. — Les races bovines en Lorraine.

LEBON. — La race bovine hollandaise dans le nord-est de la France (*Thèse*).

G. ADAM. — Revue de Zootechnie (décembre 1926).

TABLE DES MATIERES

Introduction	1
Chapitre Premier. — Géologie et régions naturelles du département.	5
1° L'Ardenne	5
2° La région centrale	7
3° La Champagne	9
Chapitre II. — Le Climat	11
Chapitre III. — Cheptel bovin du département avant l'introduction de la race hollandaise	13
a) Cheptel bovin de l'Ardenne	13
b) Cheptel bovin de la région centrale	15
Chapitre IV. — Apparition de la vache hollandaise dans les Ardennes.	19
Raisons	19
Premières importations	22
Chapitre V. — La hollandaise pendant la guerre	27
Chapitre VI. — La hollandaise dans les Ardennes après la guerre.....	31
A. — Reconstitution du cheptel bovin après la guerre.....	31
B. — Valeur et destinée du bétail importé après la guerre.....	33
C. — Améliorations apportées dans l'élevage des bovins après la guerre	36
1° Amélioration par le taureau	37
2° Sélection	39
3° Amélioration de l'hygiène des animaux	48
4° Amélioration du sol	50
D. — Le cheptel bovin ardennais en 1929	51
E. — Des améliorations à apporter dans l'élevage de la race bovine	55
1° Concours	56
2° Taureau	57
3° Sélection	58
4° Sol	59
5° Association	60
Conclusions	62
Bibliographie	63
Table des Matières	64

